

Frank Bridel



OFFRANDES A LA NATURE

*peintres
et poètes
musiciens
et psalmistes
chantent la Création*

Préface

Le titre de cet ouvrage nous a été inspiré par le poème
« *L'Offrande à la Nature* » d'Anna de Noailles.¹

*Nature au cœur profond sur qui les cieux reposent,
Nul n'aura comme moi si chaudement aimé
La lumière des jours et la douceur des choses,
L'eau luisante et la terre où la vie a germé.*

*La forêt, les étangs et les plaines fécondes
Ont plus touché mes yeux que les regards humains,
Je me suis appuyée à la beauté du monde
Et j'ai tenu l'odeur des saisons dans mes mains..*

Ce seul extrait de cette ode résume à merveille ce que Frank Bridel nous invite à découvrir tout au long des pages qui suivent. A travers montagnes et forêts, fleuves et océans, il nous fait percevoir la manière dont les artistes de tous les temps ont exprimé, chacune et chacun avec les talents qui leur sont propres, leur reconnaissance et leur admiration face à la « beauté du monde » qui les environne.

Ces offrandes, dont nous sommes les dépositaires, devraient aussi nous inviter au respect de cette nature aujourd'hui si menacée. Car elle n'est pas seulement un magnifique décor qui nous est offert au quotidien : nous en faisons partie, nous lui sommes indissolublement liés. Si nous la laissons dépérir, nous ne survivrons pas non plus ! Comme déjà l'écrivait Saint-Augustin il y a plus de 16

¹ A. de Noailles (1876.1933), dans son recueil « *Le cœur innombrable* » publié en 1901

siècles, il est urgent de garder et de ne pas gâcher cette « beauté en partage » pour nous et pour les générations à venir, car elle n'est rien de moins qu'un don du Créateur.

Interrogez la magnificence de la terre, la beauté de la mer, la beauté de cette immense atmosphère qui nous entoure ; interrogez la splendeur au ciel, la merveilleuse disposition des astres ; interrogez le soleil, dont les rayons brillants donnent au jour sa clarté ; interrogez la lune, dont la lumière tempère et adoucit les ténèbres de la nuit qui succède au jour.. Vous le voyez, nous avons la beauté en partage. Cette beauté même est le témoignage qu'ils rendent à leur Créateur...²

Maurice Gardiol
Président de la Fondation Ouverture

NB : Pour permettre aux lectrices et aux lecteurs de profiter pleinement de ce parcours, des liens interactifs sont activés. Il suffit de cliquer sur les miniatures qui se trouvent dans le texte pour accéder sur internet aux reproductions des tableaux mentionnés par l'auteur.

Pour les compositions musicales, les liens hypertextes ([en bleu soulignés](#)) vous permettront aussi de les entendre sur votre ordinateur.



Le QR-code ci-contre vous donne accès sur le site internet des éditions Ouverture à une page exposant la plupart des œuvres commentées.

² Saint Augustin, *Sermon 241*, 2 – 3 ; *Pâques*, c. 411 A.D.

LA NÉGLIGENCE APRÈS LA VÉNÉRATION

Notre planète meurt de chaud. Depuis des années, elle souffre des gaz à effet de serre dont nous abusons. Nous vivons sur une terre dont nous n'avons pas su prendre soin. Nous n'avons pas écouté les avertissements prodigués depuis des décennies par des écologistes de mieux en mieux appuyés sur des travaux scientifiques. Pourquoi cette surdité ? Comment avons-nous pu être assez insouciant, avides et jouisseurs pour refuser l'évidence ? D'où vient notre manque d'intérêt pour notre terre ? Laisser-aller, cécité volontaire, repli de l'individu sur ses propres envies, besoin compulsif de plaisirs, perte d'intérêt pour notre destin collectif, pour l'avenir de nos enfants, pour l'ensemble de l'humanité ?

Ce mélange de passivité collective et de suractivité individuelle contraste avec l'intensité, la diversité et la complexité des liens que l'homme a toujours entretenus avec la nature. Il croit la dominer, il la travaille péniblement pour en récolter les fruits, il s'y insère parfois discrètement, jette un coup d'œil blasé sur ce qu'il voit, ou bien il l'admire un peu, beaucoup, passionnément. L'œil se réjouit d'abord de ce que lui offre le travail paysan : vert des pâtures, jaune du colza, mauve de la lavande, blond des blés, hampes du maïs ; mais il embrasse aussi le relief : replis, creux, saillies, collines, cimes, abîmes. Seul le grand malheur de la cécité peut priver les hommes de ces spectacles infiniment changeants au gré du temps qu'il fait, au gré de la longitude, de la latitude et de l'altitude. On peut aimer la nature proche ou voyager loin pour admirer ses extravagances : les chutes du Niagara, les parcs américains, les gorges du Colorado, le

Corcovado et les multiples accidents de terrain des îles tropicales, ces taches de vert sur le bleu des océans.

L'œil est en cause, mais aussi l'oreille assourdie par les grandes eaux, les grosses vagues, les tempêtes, ou saisie par le chant des oiseaux, le souffle des brises, le cri des animaux proches ou le beuglement des grands troupeaux. Nos narines frémissent sous le parfum des fleurs ou de la terre mouillée, nos palais et nos corps goûtent la fraîcheur de l'eau, nos jambes l'effort de la marche, nos mains la cueillette des légumes : notre amour de la nature passe par nos cinq sens.

Or, nous ne sommes pas que sensoriels. Notre esprit cherche à percer les secrets du temps qu'il fera, propice ou nocif aux cultures, aux joies du plein air, aux voyages. La science aidant, une météo de plus en plus précise dissipe une grande partie du mystère. Nous n'en sommes plus à l'art des guides montagnards qui ne consultaient pas seulement leur baromètre, mais décidaient d'une course d'après la couleur du ciel, la forme des nuages, l'odeur d'un vent qui se lève. L'esprit, donc, a permis de lever un coin du voile.

Il a poussé aussi les hommes à étudier de nuit le ciel qu'on appelle encore étoilé, même si nous connaissons depuis longtemps l'existence des planètes. L'esprit qui veut comprendre a relégué dans un passé, dont on sourit au lieu de l'aimer, l'époque où les Anciens donnaient des noms aux lumières célestes. Aux millénaires de l'imagination a succédé la soif de savoir, inassouvie malgré les progrès gigantesques de l'astrophysique.

Les premiers êtres humains ont sans doute été terrorisés par leur petitesse et leur faiblesse devant la puissance des éléments. Les mains nues face aux intempéries, ils ont voulu s'assurer les bonnes grâces de la nature ou du moins apaiser ses colères en la peuplant de dieux qu'ils ont crus redoutables et gloutons.

Pour prévenir ou apaiser leurs terribles colères, il fallait leur donner des rations quotidiennes de bonne viande bien cuite, succulente, odorante, dégoulinante de jus, voire des enfants, des femmes et des hommes vivants qu'on tuait au cours de cérémonies atroces. Pas de culte, pas d'adoration sans sacrifices. À de rares exceptions près, toutes les religions ont passé par là.

Toutefois, plus les humains échappaient aux colères divines, plus ils sont tombés sous le charme des beautés naturelles. Échappant aux angoisses collectives, les artistes n'ont pas fini d'exprimer leur admiration pour elles, par besoin de fixer l'éphémère, peut-être par défi, pour se sentir créateurs dans un monde où ils sont créatures, ou simplement par amour, ou encore, chez les poètes romantiques, pour exalter les rapports entre les passions humaines et les aléas d'un environnement qui leur fait écho.

Création

Créer, c'est ajouter à la beauté des choses, les magnifier, mais aussi s'interroger sur le premier créateur, adoré par de grandes religions qui trouvent crédible l'intervention soudaine ou constante d'une puissance originelle. La science de l'évolution n'exclut pas un acte premier ni une opération progressive qui fonde la nature et la peuple d'êtres vivants, très grands ou infiniment petits.

Ce créateur agit dans les textes sacrés offerts aux juifs et aux chrétiens. La description de son œuvre est poétique et symbolique, mais ses rédacteurs l'ont complétée dans le grand dialogue entre foi et raison qui a tant passionné les philosophes. Il faut donc donner la parole aux penseurs, moralistes, adorateurs et prophètes du Premier Testament, puis au fils incarné de Dieu, un juif que les juifs ne reconnaissent pas, mais que vénèrent les chrétiens. Les écrits bibliques nous interrogent et nous enrichissent. Ils posent la question d'une recherche millénaire que l'on n'achèvera jamais : celle du sacré dans la nature, tel que les hommes n'ont pas fini de le ressentir. Plus que jamais actuelle face à la crise du climat, cette question m'a paru mériter qu'on l'aborde. Mais comment ? S'y risquer seul aurait été folie. J'ai donc puisé à quatre sources : la Bible³, les poètes, les peintres et les musiciens. Et puis, évidemment incapable d'aborder tout l'environnement de l'humanité, je me suis limité à quatre thèmes : la montagne, la mer, les fleuves et les arbres.

³ La traduction que j'ai choisie est celle de la TOB, parce qu'elle résulte d'un accord entre les trois confessions chrétiennes.

CHAPITRE I LA MONTAGNE



De tout temps et partout, les hommes ont révééré les montagnes. Les anciens Grecs, qui s'étaient inventé une kyrielle de déesses et de dieux, avaient logé les plus puissants d'entre eux sur le plus haut sommet de leur pays, l'Olympe, et d'autres sur le Mont Parnasse, au-dessus de Delphes, où la Pythie, à flanc de coteau sous un mur rocheux et au-dessus d'un à-pic, faisait connaître ses oracles. En Asie, la plupart des peuples vénèrent des sommets qu'ils gravissent souvent au péril de leur vie. Les Japonais célèbrent cinq montagnes sacrées, à commencer par le Mont Fuji, dont l'impeccable triangle calotté de neige n'a cessé d'exciter l'imagination de leurs artistes.

Des peuples voulurent se hisser aussi haut que possible. Ce fut la prouesse des Péruviens adorateurs du soleil, au temps des Incas, quand ils construisirent la mystérieuse cité de Machu Picchu (2438 mètres), en surplomb sur la vallée de l'Urubamba, qui se jette dans l'Amazone. Proche, mais plus haut encore, un sommet d'un vert sombre domine les rues et les maisons de la ville, privées de leurs toits mais encore parlantes. On se croirait dans un Pompéi montagnard, mais doté du souffle religieux qui a poussé des hommes à construire en haute altitude une cité sacrée, et l'on est transporté par leur esprit d'adoration.

Ces cieux qui nous gouvernent

Pourquoi les hommes ont-ils rendu des cultes aux montagnes ? Sans doute parce qu'elles touchent le ciel, l'immense tente bleue, grise ou tachetée dont dépend leur vie. Avant que la météo leur donne des hypothèses plausibles sur le temps du lendemain, ils ont adoré ou craint ce qui,

tombant du ciel, verdit leurs champs ou les dessèche, leur apporte bonnes récoltes ou famine. Mais qui ordonne au soleil d'éclairer ou de détruire, qui est l'être inconnu et capricieux qui tantôt déverse sur notre planète les pluies désirées ou craintes, tantôt enveloppe de brouillards ou de brumes les villes, les villages, les plaines, voire les hauts pâturages où des égarés tournent en rond jusqu'à ce que leur mort s'ensuive et que, quand on les retrouve, on enlève leurs restes et l'on dresse une croix sur le lieu de leur agonie. Qui, sinon un dieu que des peuples angoissés prient pour que tombe la pluie ou brille le soleil ?

Du ciel descend aussi la neige. Elle excite les sportifs qui depuis quelque 120 ans ont découvert le plaisir de la glisse, mais elle a longtemps fait peur aux gens de la plaine tandis que les montagnards s'y étaient adaptés. La neige se répand en avalanches ; la foudre incendie les forêts ; la grêle déchiquette les feuilles de la vigne, crève les raisins et, en un instant, transforme un beau vignoble en cimetière brunâtre. Comment l'humanité n'aurait-elle pas tantôt redouté, tantôt admiré de jour la « voûte céleste », comme on dit, bien qu'elle voie plate cette couverture inaccessible d'où se répandent sur elle malheurs ou bonheurs ?

Et puis le ciel nocturne a toujours passionné. Pour l'appriivoiser, les Anciens l'ont cartographié en inventant les constellations. La nuit angoisse, le jour rassure un peu, mais plusieurs peuples ont adoré le soleil ou ont tant redouté sa mort qu'ils lui ont offert des sacrifices. Même ceux qui ne croient pas en une ou plusieurs divinités ont perçu dans les cimes le refuge de l'infini et de l'absolu. Dans le monde entier, partout où il n'y avait pas de montagnes, on a construit

à leur place des échelons ou des pointes vers le ciel. Il en fallut, des artistes, des pierres, et des ouvriers pour les entasser, afin d'offrir aux pharaons ces chambres mortuaires où des fresques hiératiques, chantant les beautés d'un au-delà calqué sur les douceurs de la vie terrestre, entourent ou surplombent les somptueux sarcophages des défunts royaux.

Des pyramides pour glorifier ou tuer

Les pyramides d'Égypte cachent leurs hôtes, celles du Mexique entassent à ciel ouvert des escaliers raides dont le sommet servit à d'horribles sacrifices humains. D'un coup de coutelas en obsidienne, le ministre du culte ouvrait la poitrine des victimes et en arrachait le cœur dans une sanglante cascade censée apaiser des dieux insatiables. Quand, par de raides escaliers, on gravit une des pyramides de Teotihuacán, on est partagé entre l'admiration pour son architecte et l'horreur qu'inspire le récit de ces assassinats rituels, caractéristiques d'une civilisation marquée par l'effroi et, dans ses sculptures, par une tristesse que jamais n'égaie le moindre sourire. Peuple bourrelé d'angoisse, dieux terribles.

Partout, d'autres monuments attestent la volonté humaine de s'élaner en direction du ciel : obélisques égyptiens, dont celui de Louxor, transplanté à Paris en pleine Place de la Concorde ; ziggourats mésopotamiennes, stupas bouddhiques, minarets musulmans et puis, dans toute la chrétienté, des milliers d'églises dominées par un clocher, des flèches, des tours, ou assorties d'un campanile, chefs-d'œuvre des arts roman, puis gothique.

LES MONTAGNES SAINTES DE LA BIBLE

Dans la Bible, la montagne est omniprésente. Sur le mont Horeb, Dieu se manifeste à Moïse sous la forme d'un buisson qui brûle sans se consumer, et lui ordonne de faire sortir d'Égypte le peuple d'Israël (Exode 3, 1-17).

Plus tard, Dieu descend sur le mont Sinaï (Exode 19, 10 à 20, 17), y convoque Moïse et lui remet les deux tables de pierre sur lesquelles sont gravés les dix commandements que, de nos jours, juifs et chrétiens s'efforcent d'observer.

Mais quittons l'histoire, lisons les poètes-compositeurs d'Israël, en commençant par le psaume 36 :

*Seigneur, ta loyauté est dans les cieux.
Ta fidélité va jusqu'aux nues,
Ta justice est pareille aux montagnes divines.
Et tes jugements au grand Abîme.*

Le psaume 121, quant à lui, commence par un appel apeuré :

*Je lève les yeux vers les montagnes :
D'où le secours me viendra-t-il ?*

Par bonheur, la réponse rassurante est immédiate :

*Le secours me vient du Seigneur,
L'auteur des cieux et de la terre...
Le Seigneur est ton gardien.
Le Seigneur est ton ombrage.
Il est à ta droite.
De jour, le soleil ne te frappera pas,
Ni la lune pendant la nuit.*

*Le Seigneur te gardera de tout mal.
Il gardera ta vie.
Le Seigneur gardera tes allées et venues,
Dès maintenant et pour toujours.*

Ils sont innombrables, les gens qui, comme ce psalmiste, lèvent les yeux vers le ciel dans leurs moments de détresse, et l'on espère nombreux ceux qui goûtent la réponse apaisante.

Là où dormait Jésus

Mais invoquons Jésus et revenons sur la terre pour nous souvenir qu'il a passé ses nuits en divers endroits dont le plus connu est une colline, le Mont des Oliviers, proche de Jérusalem. On est stupéfait d'apprendre que, déjà, des siècles auparavant, le prophète Zacharie, au chapitre 14, verset 4 de son livre, avait placé Dieu sur cette hauteur, grâce à une prémonition incroyablement concrète.

Or, c'est dans ce jardin, en un lieu appelé Gethsémani, que Jésus passera la nuit terrible où il prie par trois fois son père de lui épargner la « coupe amère », c'est-à-dire la croix, tout en répétant : « Pourtant, non pas comme je veux, mais comme Tu veux » : paroles de soumission extraordinaires que les chrétiens évoquent en frissonnant, car ce sont les dernières d'un Christ libre, avant que Judas et les soldats romains fassent irruption et que commence la Passion.

DES POÈTES INTIMIDÉS PAR LES MONTAGNES

Si les textes sacrés sont pleins d'allusions aux montagnes, les poètes français n'en ont que peu parlé, peut-être par crainte d'un sujet qui les intimidait. Victor Hugo (1802-1885), qui se risque en Savoie à basse altitude, décrit les Alpes dans le style d'un bon écolier rentrant d'une course d'école et leur consacre des vers très inférieurs à ceux de ses chefs-d'œuvre. Alphonse Daudet (1840-1897) a inventé le voyage « sur les Alpes » suisses de Tartarin, anti-héros qu'il montre aux prises avec des incidents burlesques. Ce livre est plein de sites que l'auteur provençal a manifestement parcourus mais, peu sensible à leur beauté, il ironise sur l'aspect marchand du tourisme helvétique.

Le Belge Émile Verhaeren (1855-1916) fait exception en s'émouvant non pas devant un sommet naturel, mais une église mythique, la cathédrale de Reims :

*Qui parcourait l'espace d'or dans la Champagne,
En ces midis d'automne où le pampre reluit
La regardait venir à lui
Comme une impérieuse et tranquille montagne.*

Mais, quand le poète pénètre dans la nef il y découvre le sacré :

*Il entrait dans la pierre
Creusée immensément et pénétrée
Par mille ans de beauté et mille ans de prière...*

Et puis, en chrétien, Verhaeren célèbre :

Le grand temple de gloire et d'amour traversé.

Il nous laisse méditatif, ce poète qui commence par le symbole, puis poursuit par l'affirmation de sa foi, et il touche en tout Français ou ami de la France une corde sensible, car la cathédrale de Reims a été martyrisée par l'artillerie allemande durant la Première Guerre mondiale.

La catastrophe de l'an 563

Il fallait une catastrophe pour qu'un Français s'intéresse aux Alpes suisses, voilà 1400 ans. Il se nomme Grégoire de Tours (538 ou 539-594), chroniqueur et historien célèbre, que l'Église a canonisé. Son « Histoire des Francs » (*Historia Francorum*) raconte en bas-latin celle des Mérovingiens.

En 563, il signale un événement extraordinaire dont la nouvelle s'est répandue jusqu'en France : un gigantesque pan de rocher, tombé tout à l'est du Léman, près du delta du Rhône qui s'y jette, a produit un tsunami qui, soulevant les eaux, a inondé les rives, tué ou blessé plusieurs de leurs habitants, détruit des dizaines de maisons et d'églises. Des vagues énormes se sont propagées sur toute la longueur du lac jusqu'à Genève, où elles ont fait sombrer un pont.

De nos jours, on trouve encore au fond du Léman, là où il est le plus profond, une couche de sédiments dont l'énormité atteste celle du bloc tombé dans l'eau. Des scientifiques penchés récemment sur le phénomène nous ont aimablement avertis qu'il pourrait fort bien se répéter : dans un mois, dans 1000 ans ? Comme d'habitude en Suisse, pays

prudent mais réfractaire au catastrophisme, on ne nous a guère informés des contrôles que le Canton de Vaud opère apparemment sur les roches les plus menaçantes. Or, des chutes de roches énormes se sont de nouveau produites dans notre pays, tout récemment. On y reviendra.

PEINTRES PASSIONNÉS ET PEINTRES INDIFFÉRENTS



Voici le **Japonais Katsushika Hokusai** (1760-1849), acrobate du pinceau et du burin, avec ses trente-six vues du Fuji, ce sommet sacré encore plus symétrique que le Cervin des Suisses. Il y a de la magie chez ce graveur qui, un demi-siècle avant Gustave Courbet (1819-1877) réussit à figurer le déferlement d'une vague écumeuse.

Voici son compatriote et contemporain **Kitagawa Utamaro** (1753-1806), grand amoureux de beautés féminines aux yeux comme deux



fentes, à la bouche minuscule et à la nuque gracile, qui en campe douze devant une vue du Fuji.

Voici **Utagawa Hiroshige** (1797-1858), qui grave les 53 étapes du Tokaido, cette voie ancienne sur laquelle, récemment, l'express dit Shinkansen a roulé à 603 km/h. Ses estampes nous montrent le mont parfois tout petit, tout au fond, alors qu'au premier plan figurent des travaux et des hommes.



N'a-t-on jamais, autant que ces artistes, mis l'accent sur le dialogue entre l'humanité et le sacré dans la nature ? Les impressionnistes ont collectionné leurs estampes, dont ils admiraient la composition.

Henri de Toulouse-Lautrec (1864-1901) a imité leur art des premiers plans. Mais ni Lautrec ni presque aucun autre grand peintre français ne s'est intéressé aux Alpes.

Quand il peint Bonaparte au col du Grand-Saint-Bernard, **Jacques-Louis David** (1748-1825) fait claquer dans le vent le manteau rouge du jeune général, mais seul compte le héros, et non le paysage neigeux à peine suggéré par un cadre blanchâtre.



De Courbet à Vallotton



Gustave Courbet (1819-1877) fait exception : exilé pour raison politique par la France, il se fixe à La Tour-de-Peilz, entre Vevey et Montreux, où il demeurera jusqu'à la fin de sa vie. Seul peintre français que les Alpes aient inspiré, il est étiqueté réaliste, mais compose un très grand panorama romantique des sommets qu'il peut contempler sans quitter la rive du Léman. Au centre du tableau trônent les Dents du Midi, qui, enneigées, voguent sur la brume comme les voiles d'une caravelle.



Ni Jean-Baptiste Corot (1796-1875) ni les impressionnistes ne se sont plantés devant de hauts sommets, mais **Paul Cézanne** (1839-1906) s'est passionné pour la modeste montagne Sainte-Victoire, non loin d'Aix-en-Provence. Il l'a

peinte, dit-on, quatre-vingts fois. N'y a-t-il pas quelque chose de mystique dans cet acharnement, comme peut-être chez Vincent van Gogh (1853-1890) pour l'Église d'Auvers ?

Pierre-Auguste Renoir (1841-1919) aussi s'est intéressé à ce petit sommet provençal en privilégiant des bouquets d'arbres pomelés aux premiers et seconds plans. Pablo Picasso (1881-1973) et Vassily Kandinsky (1866-1944) l'ont peinte mais, peu paysagistes l'un et l'autre, ils sont loin d'avoir atteint la passion architecturale de Cézanne, qui annonce le cubisme. Cette recherche sans cesse approfondie s'apparente à une quête spirituelle.



Friedrich et Turner

Ce n'est donc pas en France qu'on trouve les grands peintres de l'Alpe, mais d'abord en Allemagne, chez le romantique **Caspar David Friedrich** (1774-1840), Ce qui l'intéresse, c'est l'homme face aux abîmes : un personnage tout en noir, tout droit, debout, en énorme premier plan, nous tourne le dos face à une mer de brouillard que dominant au loin des sommets neigeux.



Il médite évidemment sur le rapport entre l'homme civilisé et une nature à la fois belle et hostile, mais accorde-t-il à l'un une supériorité sur l'autre ? On ne sait, car il ne tranche pas plus que les poètes de son époque, mis en lied par le compositeur autrichien Franz Schubert (1797-1828).

Un autre tableau dispose une femme en rouge et un homme en noir, étonnamment éloignés l'un de l'autre, au-dessus d'un lac entouré de roches acérées et très blanches. Entre eux, un troisième homme à quatre pattes tente de récupérer son chapeau enlevé par le vent : c'est un sourire inattendu chez un romantique allemand, qu'on imagine corseté par un sérieux sans faille.



L'autre génial peintre des Alpes au XIX^e siècle est le Britannique **Joseph Mallord William Turner** (1775-1851), qui les a parcourues plusieurs fois, notamment en Valais. Ses carnets sont aussi détaillés et précis que ses

montagnes sont indéfinies, traversées de brumes qui tamisent le soleil, s'effilochent sur les sommets, voilent les précipices sous de légères écharpes rouges ou jaunes. Devant ces lumières irréelles on ne sait plus ce qu'on voit, on écarquille les yeux, on est sous le choc ou l'on se laisse emporter dans un monde imaginaire.

Hodler, Vallotton et leurs portraits alpins



Plus tard, alors que la plupart des peintres craignent d'affronter la montagne, surgit enfin un Suisse, **Ferdinand Hodler** (1853-1918). Il est aux antipodes de Friedrich et de Turner. Ce qu'il aime, c'est la force des cimes. Il se plante devant elles, frontalement, pour peindre leurs formes qu'il veut dures, nettes, souvent dans ces couleurs complémentaires que sont le jaune et le bleu. Amoureux de la symétrie, il place souvent le plus haut sommet au centre du tableau, derrière un lac et ses berges. Il revient sans cesse aux triangles réguliers des Dents du Midi. Comme il n'admet pas que des nuages ressemblants amoindrissent son graphisme, il ponctue ses ciels de petites lignes blanches symboliques ou de petits ronds répétitifs incongrus, voire ridicules, mais qui ne parviennent pas à affaiblir ses toiles. On se demande, en fin de compte, quelle puissance il veut exalter : celle du motif ou celle de son rude talent. Vaine question, diront les artistes, car la quête de la beauté passe par l'alliance ou le choc de ces deux éléments.

Le Vaudois Félix Vallotton (1865-1925), parmi tant de bois gravés, n'a pas dédaigné les hauts sommets helvétiques, comme cette Jungfrau sous un croissant de lune, dont le trait sec et l'opposition entre les valeurs contrastées souligne la majesté et semble menacer d'une catastrophe celui qui la regarde. À l'opposé, son portrait du Mont-Blanc exhale une joie que souligne, loin de tout réalisme, un disque solaire et ses rayons en noir. Vallotton a figuré, dans son style exigeant, le Breithorn, le Cervin, le Glacier du Rhône et le Mont Rose. Ses montagnes sont des personnages qui interpellent le spectateur.

ENCORE DES TEXTES CEUX DES ROMANDS

Mais revenons aux textes pour parler des nombreux Romands qui ont écrit des poèmes ou composé des chants sur les Alpes : entre la fin du XIX^e siècle et le début du XX^e, d'innombrables rimailleurs et médiocres musiciens ont pondu des musiques minables et des textes niais enseignés aux enfants des écoles pendant des décennies avant de tomber dans un oubli mérité. Quelques Romands de talent, heureusement, sauvent l'honneur de la chanson alpestre en français dès l'entre-deux-guerres et, par-dessus le marché, n'oublent pas la spiritualité dans leurs textes. Le premier est l'abbé fribourgeois **Joseph Bovet** (1879-1951), auteur du fameux *Ranz des vaches*, chanté en patois de son canton ou en français, que des milliers de spectateurs reprennent en chœur au milieu de la grandiose Fête des Vignerons, célébrée tous les vingt ans dans la petite ville de Vevey.

L'autre chanson la plus connue de l'abbé s'intitule [*Là-haut sur la montagne*](#). Elle met en scène une tempête qui détruit un chalet, mais l'histoire se termine bien, car le propriétaire, Jean, « l'a reconstruit plus beau qu'avant ». On a traduit cette chanson en dix-sept langues. Elle ne parle pas de Dieu, mais Bovet a composé encore une Messe du Divin Rédempteur et un Noël des Bergers.

Moins engagés, deux écrivains vaudois s'imposent : **Juste Olivier** (1807-1876) et **Eugène Rambert** (1830-1886) dépeignent la vie en altitude, dont la pauvreté semble naturelle à des hommes fiers de devoir lutter contre les pentes et les intempéries pour survivre, voire d'ouvrir des voies sur des sommets qui portent leur nom. Les amoureux des Alpes

vaudoises ont inscrit les noms de ces deux écrivains et celui du botaniste **Jean Muret** (1799-1877) en immenses capitales rouges sur un mur de roche qui domine le pâturage de Pont-de-Nant, bondé de touristes en été.

Le théâtre du Jorat

Or un duo d'artistes s'annonce dès l'ouverture du Théâtre du Jorat, à Mézières, en Pays de Vaud. C'est un grand bâtiment tout en bois que les gens du cru appellent « la grange sublime ». On l'a construit pour y jouer des opéras dits populaires, des récits célébrant sans fla-fla ni flonflon des gestes anciennes à connotation patriotique. Il y fallait deux hommes au style ferme : l'écrivain **René Morax** (1873-1963) et le compositeur **Gustave Doret** (1866-1943), un couple qui assura le programme de chaque saison durant plusieurs années. À côté de quelques chanteurs et acteurs professionnels, c'est sur place qu'on recrutait les choristes, les seconds rôles et les figurants. On y célébrait l'amour du pays, celui de son histoire et la puissance divine. Voici, par exemple, la première strophe d'un chant qu'ils ont signé :

*Le peuple des bergers
Est libre sur sa terre,
Le péril l'a forgé,
Pour la paix, pour la guerre.
Nul ne peut le soumettre
Par l'épée ou par l'or,
Il n'a pas d'autre maître
Que son Dieu juste et fort.*

Cette proclamation attisait à la fin de l'entre-deux-guerres la volonté suisse de résistance à Hitler dès avant l'établissement, en 1933, de son monstrueux régime. Durant les six

ans de la Seconde Guerre mondiale, alors que l'Armée suisse était mobilisée et que les chambres fédérales lui avaient élu un chef, le général Henri Guisan (1874-1960), cet homme adoré par son peuple ne manqua jamais une première à Mézières, où figurait toujours un conseiller fédéral attestant le respect du pouvoir central pour des œuvres fortes servant la cohésion du pays.

Cinq livres de Ramuz

Mais voici le Vaudois **Charles Ferdinand Ramuz** (1878-1947), le plus grand des écrivains suisses français, qui s'est passionné pour la montagne. Cinq de ses romans portent des titres qui annoncent la couleur : *Terre du ciel*, *Le Village dans la montagne*, *La Grande Peur dans la montagne*, *Guerre dans le Haut Pays*, *Derborence*, nom d'un alpage écrasé par tout un pan de la montagne qui le surplombe, appelée d'un nom prédestiné : Les Diablerets. Cinq titres, mais d'autres encore font place aux Alpes, valaisannes le plus souvent, dont il scrute la nature et les habitants. Ramuz est en recherche perpétuelle, comme le montrent les plis de son front et son regard interrogateur. Il veut tout connaître des montagnards et travaille en profondeur des personnages typés, sensibles et fins sous une écorce forte, mais jamais frustes. Il les respecte et décrit leurs amours avec pudeur. Aux prises avec les pentes raides, les mystères et les tragédies alpines, il campe des femmes, des hommes et des enfants très vivants, tels qu'on peut en avoir comme amis, qu'on les observe quand on les croise sur un sentier ou qu'on les interroge pendant une halte devant leurs chalets.

Chacun d'eux est à la fois une personnalité et un archétype illustrant la conviction, exprimée par plusieurs écrivains

dont André Gide (1869-1951), que plus on est particulier, plus on est universel. Dans la langue personnelle qu'il a eu le talent, la volonté et le courage de forger, le grand écrivain vaudois a truffé ses récits de dialogues plus vrais que nature et de descriptions originales, toujours renouvelées d'un livre à l'autre, comme si sa quête du sens et de la beauté ne devait jamais cesser, et ne pouvait trouver sa signification que dans le conciliabule entre la nature, belle mais implacable, et l'homme conscient de sa faiblesse :

L'homme tout petit

Résigné, cet homme constate :

Il y avait que le ciel allait de son côté ; nous, on est trop petits pour qu'il puisse s'occuper de nous, pour qu'il puisse seulement se douter qu'on est là, quand il regarde du haut de ses montagnes.

La poésie est précise :

...et d'en bas le glacier a commencé alors à éclairer en vert et en bleu, venant à lui avec ses reflets verts et bleus, dans un double faux éclairage, en même temps que le glacier montait...

Aux antipodes de la banalité, le poète peintre retient son souffle :

...Rien ne bougeait plus nulle part sous une cendre impalpable qui était la lumière de la lune ; on la voyait flotter mollement dans les airs ou être déposée en mince couche sur les choses, partout où elle avait trouvé à s'accrocher...

La joie est rare ou brève, car le tragique de la condition humaine menace toujours :

Ce fut tout ; il s'était tu. Et, à ce moment-là, Séraphin s'étant tu également, on avait senti grandir autour de soi une chose tout à fait inhumaine et à la longue insupportable : le silence de la haute montagne, le silence de ces déserts d'hommes, où l'homme n'apparaît que temporairement : alors, pour peu que par hasard il soit silencieux lui-même, on a beau prêter l'oreille, on entend seulement qu'on n'entend rien. C'était comme si aucune chose n'existait plus nulle part, de nous à l'autre bout du monde, de nous jusqu'au fond du ciel. Rien, le néant, le vide, la perfection du vide ; une cessation totale de l'être, comme si le monde n'était pas créé...

Du concret à la métaphysique

Et eux, ils furent de plus en plus petits, là-haut, sous les parois de plus en plus hautes, qui furent grises aussi, d'un gris sombre, puis d'un gris clair : puis, tout à coup, elles sont devenues roses, faussement roses, parce que ce n'est pas une couleur qui dure ; c'est une couleur comme celle des fleurs. Une couleur trompeuse, qui passe vite, car il n'y a plus de fleurs ici, non plus, ni aucune espèce de vie ; et le mauvais pays était venu qui est vilain à voir et qui fait peur à voir.

Ou encore, dans la même veine sombre :

Et, au fin sommet de la paroi, la tranche du glacier ruisselait de lumière comme un rayon de miel : mais

*derrière ceux qui venaient et à mesure qu'ils venaient,
tout le fond de la combe entrainait définitivement dans
la nuit et dans le silence, dans le froid et dans la mort.*

Pourquoi la mort, au terme de cette description ? Sans doute parce que Ramuz ne se contente jamais de décrire, malgré l'extrême acuité de son œil, mais part du concret pour exprimer sa conscience de la fatalité, de l'essentiel, de l'éternité.

L'avatar d'un hymne national

Les Suisses invoquent le Seigneur des chrétiens dans leur hymne national. Ils ne sont pas les seuls. Les Britanniques chantent le « *God save the Queen* », ou « *the King* », pour demander à Dieu de rendre leurs souverains victorieux, heureux et glorieux. Faute d'imagination créatrice, c'est précisément la musique de ce chant que la Suisse officielle adopta à la fin du XIX^e siècle avec une version française commençant par l'exaltation de la montagne :

*Ô monts indépendants,
Répétez nos accents
Nos libres chants.
À toi patrie,
Suisse chérie,
Le sang, la vie
De tes enfants*

Pendant la Seconde Guerre mondiale, dans leur pays encerclé par l'armée allemande, les enfants, les femmes et les hommes, mobilisés ou non, clamaient cette promesse avec gravité.

À la fête nationale du premier août on entonnait aussi plusieurs autres chants, notamment [le Cantique suisse](#), composé en allemand en 1841 par l'Uranais **Alberich Zwyszig** (1808-1854), moine et prêtre cistercien, sur des paroles de Leonard Widmer (1809-1867). Il y en eut d'emblée une version originale dans chacune des trois langues officielles de l'époque, et deux pour le romanche – le ladin et le sursilvan – car on n'avait pas encore fabriqué le *rumantsch grischun*, censé valable pour l'ensemble des Grisons, mais assez mal accepté, dit-on, par les habitants des nombreuses vallées où l'on perpétue l'usage de parlars différents pratiqués dès l'enfance. Voici le début du texte français, dû à Charles Chatelanat (1833-1907). Il est d'un romantisme naïf et attardé, mais toujours accepté par la majorité des Suisses au début du troisième millénaire :

*Sur nos monts quand le soleil
Annonce un brillant réveil
Et prédit d'un plus beau jour
Le retour...
Les beautés de la patrie
Parlent à l'âme attendrie,
Au ciel montent plus joyeux (bis)
Les accents d'un cœur pieux
Les accents émus d'un cœur pieux.*

Parmi les nombreuses strophes qui suivent, l'auteur du texte français invoque cinq fois le nom de Dieu.

C'est en 1961 que le Conseil fédéral, gouvernement central de la Suisse, a décidé de remplacer « Ô monts indépendants » par le *Cantique suisse*. Pourquoi ? Probablement, et tout bonnement parce que, ouvrant un match de football

Angleterre-Suisse, la fanfare se devait de jouer deux hymnes différents. Les footballeurs suisses chantent très peu le leur, sans doute parce que sa musique et ses paroles sont irrémédiablement désuètes.

D'ailleurs, exalter l'amour du pays et invoquer la bénédiction de Dieu déplaît aux incroyants et aux internationalistes qui méprisent la notion de patrie, trop étroite à leurs yeux. Ils ont lancé un concours de textes nouveaux. L'un d'eux, considéré comme le meilleur par un jury, est d'une platitude lamentable. Personne n'a réussi à l'imposer. Un autre texte en français, qui se veut « progressiste », n'est guère novateur.

De toute façon, quand on a un hymne, quelle que soit sa valeur artistique, mieux vaut le garder comme un jalon que de le modifier sans cesse. Mais les hommes d'aujourd'hui perdent précisément leurs repères et, peu attachés à ceux qui leur resteraient, sont prêts à les lâcher pour augmenter encore le flou de leurs convictions et exalter les « politiquement corrects » à la mode.

Recherche de l'absolu

Les Alpes sont de plus en plus laïques, mais d'où vient qu'on aime tant les parcourir ? Beaucoup le font par goût du grand air, de l'effort physique, de la grimpe, par l'envie d'une prouesse sportive, par besoin de se dépasser. Ils ont plaisir à défier le vertige, à affronter le rocher, à y trouver des prises pour leurs mains et leurs pieds, à atteindre un sommet, à découvrir de vastes panoramas.

D'autres pratiquent l'escalade par orgueil, bêtement convaincus de « vaincre » une face nord au lieu de remercier la montagne d'avoir épargné leur vie... Vanité des vanités, puisque c'est la montagne qui a toujours commandé et déchaîné les dangers - chutes de pierres, avalanches, foudre attirée par le fer des piolets, tempêtes soudaines, brouillards mortels - et que sa puissance a de quoi nous rendre humbles.

Or, depuis peu, les colères de la montagne gagnent encore en violence. Le réchauffement climatique a gagné le permafrost, ce gel qui soudait entre elles les roches durant la nuit, voire même de jour aux plus hautes altitudes. Exposés à des chutes de pierre accrues, les amoureux de la montagne vont devoir redoubler de prudence, mais ne céderont pas à la peur, car ils recherchent quelque chose de profond quand ils gravissent les sentes raides, les rocs et les glaciers.

Ils ont soif du silence qui grandit jusqu'à des altitudes où l'on n'entend même plus les cloches tinter, les vaches meugler, les chèvres et les brebis bêler. Ils quittent l'humanité. Le souffle court, ils aspirent l'air pur. Ils se taisent. Ils absorbent de la beauté, ils se ressourcent. En quête de sens, consciemment ou non, ils approchent par leur volonté et leur soif d'élévation la transcendance qu'ont recherchée les constructeurs de pyramides, les bâtisseurs d'églises, les psalmistes et quelques écrivains, peintres ou musiciens.

CHAPITRE II

LA MER



Les premiers humains qui ont vu la mer ont dû être sidérés. Ils avaient déjà scruté l'immensité du ciel, et voici qu'ils découvraient un autre infini. Au-delà du mystère, qu'ont-ils ressenti ? Qu'éprouvons-nous encore ? La crainte d'une étendue interminable dont nous ne voyons pas le bout, la terreur des tempêtes, l'angoisse devant l'insondable profondeur ou au contraire l'apaisement que recherchent en été des millions de touristes. Mais quoi, encore ? L'admiration pour ce qui nous dépasse, l'envie de braver les vagues, un défi. Le terrien subit le choc, le riverain des mers veut les dominer. Il en fallut, de l'imagination et du courage, à ceux de nos ancêtres qui ont construit des bateaux, pour se hasarder sur les flots, avec les étoiles pour seule boussole, mais ces hommes de l'Antiquité ont découvert qu'on voyageait bien mieux sur les mers que sur la terre, parce qu'on n'y avait pas besoin de routes : elles s'offraient, illimitées, parcourues par des vents beaucoup plus puissants que les chevaux.

Après les pionniers inconnus, de siècle en siècle, la mer est devenue pour l'homme un immense théâtre d'activités : Il y pêche pour se nourrir ou vendre ce qu'il y trouve. Il navigue, donc il lui faut des ports, des jetées, des chantiers navals et des instruments complexes. Toute une économie vit de la mer, toute une technique est nécessaire aux hommes qui la sillonnent. Mais, de nos jours encore, des milliers de phares et de balises attestent la grande peur qu'elle a toujours provoquée : celle des naufrages qui tuent ou répandent un pétrole étouffant les oiseaux sous une carapace noire, et souillant les plages.

DANS LA BIBLE CRÉATION, PROPHÈTES, PSALMISTES

Les religions, les poètes et les artistes se sont passionnés pour la mer, très présente dans la Bible, évidemment dès son premier livre, la Genèse, qui imagine la création du monde :

Dieu dit : « Que les eaux inférieures au ciel s'amassent en un seul lieu et que le continent paraisse ! » Il en fut ainsi. Dieu appela « terre » le continent ; il appela « mer » l'amas des eaux. Dieu vit que cela était bon.

Il est touchant, ce verset, comme les précédents et les suivants, dans sa poésie volontairement naïve. Malgré ce qu'on sait de l'évolution, certains prennent le récit de la Genèse au pied de la lettre, ce qui est indéfendable. Mais ce qui compte, c'est l'hypothèse d'un moment où la planète et la vie commencent, alors qu'il n'y avait rien auparavant. Même des scientifiques trouvent un tel événement, le Big-Bang, vraisemblable faute de mieux, et compatible avec l'indéniable évolution qui a suivi. Quoi qu'il en soit, la lyrique Genèse nous a laissé un cadeau merveilleux : celui du dimanche, du jour où faire la grasse matinée, donner du temps au temps, rêver, oublier les tracasseries professionnelles, se détendre dans la contemplation, celle d'une nature toute proche ou de sommets lointains que les lève-tôt atteignent à la force du mollet. C'est aussi le jour où, dans nos sanctuaires, nous dépassons nos recueils personnels de la semaine pour chanter parmi d'autres croyants et former avec eux une part de cette collectivité qu'on appelle l'Église.

Mais revenons aux textes. Dès le second livre, l'Exode (15, 3-5), Moïse et « les fils d'Israël » entonnent un cantique martial pour célébrer le moment miraculeux où les flots de la Mer Rouge s'écartent et leur ouvre un chemin. C'est à pied sec, entre deux murailles d'eau, qu'ils ont pu fuir l'Égypte pour se chercher un nouveau pays.

*Le Seigneur est un guerrier.
Le Seigneur, c'est son nom ;
Chars et forces du Pharaon
À la mer il les lança.
La fleur de ses écuyers
Sombra dans la mer des Joncs ;
Les abîmes les recouvrent,
Ils descendirent au gouffre comme une pierre.*

Esaïe, prophète de la paix

Le prophète Esaïe, quant à lui, parle des flots sur un tout autre ton :

*C'est moi qui suis le Seigneur, ton Dieu,
Qui active la mer au point que ses flots grondent
Et dont le nom est : Le Seigneur, le tout-puissant.*

Esaïe, qui prophétise ailleurs le jour où la paix s'établira dans un monde « où le loup habitera avec l'agneau », a dépassé la dramaturgie violente : Pour lui, Dieu est puissant, mais non guerrier.

Job, l'extraordinaire croyant dont la foi résiste à toutes les misères physiques et morales, le malheureux Job, couché

sur un fumier et dévoré par une maladie de la peau, convoque la géométrie pour décrire « la profondeur de Dieu » :

Plus longue que la terre elle s'étend, et plus large que la mer.

Mais que disent les psaumes ? Plusieurs d'entre eux n'évoquent pas seulement les beautés de la terre, mais la puissance des mers, domptée par Dieu. Au psaume 8, David, prince des psalmistes, exalte un Seigneur qui a fait de l'homme « presque un dieu » :

*L'homme...
Tu le couronnes de gloire et d'éclat,
Tu le fais régner sur les œuvres de tes mains ;
Tu as tout mis sous ses pieds :
Tout bétail, gros et petit.
Et même les bêtes sauvages,
Les oiseaux du ciel, les poissons de la mer,
Tout ce qui court les sentiers des mers.*

Beau lyrisme de terrien, ces itinéraires marins !

Comment échapper à Dieu ?

Au psaume 139, David exprime la présence d'un Dieu qui ne le lâche pas, se tient proche de lui, le « serre de près ». Le psalmiste feint de se demander s'il existe un lieu où il pourrait s'éloigner de Dieu :

*Où m'enfuir pour être loin de ta face ?
Je gravis les cieux, te voici !
Je me couche aux enfers, te voilà !
Je prends les ailes de l'aurore
Pour habiter au-delà des mers,
Là encore, ta main me conduit, ta droite me tient...*

Le livre des psaumes est plein de textes merveilleux, mais la liberté poétique et l'imagination de David se sont rarement exprimées de façon aussi aérienne qu'en imaginant un grand vol au-dessus des flots.

Un psaume prophétique

Du point de vue chrétien, le psaume le plus impressionnant est le 107^e : en parlant de marins menacés il anticipe sur un prodige futur :

*À sa parole se leva un vent de tempête
Qui soulevait des vagues..
Ils crièrent au Seigneur dans leur détresse,
Et il les a tirés de leurs angoisses :
Il a réduit la tempête au silence,
Et les vagues se sont tues.*

Or, des siècles plus tard, un vent et des vagues déchaînées terrorisent les disciples qui naviguent avec Jésus sur la mer de Galilée. Il dort, indifférent aux secousses de la houle. Comme souvent, la puissance et la confiance qui l'habitent contrastent avec l'angoisse de ceux qui croient en lui. Les malheureux doivent le réveiller pour qu'il se préoccupe du danger. Alors, leur maître, à qui aucun miracle n'est impossible, met fin à l'ouragan. Mystère des prémonitions : le psalmiste avait prévu l'événement.

Dans les années 1930, à l'École du dimanche, on chantait à ce sujet un cantique un peu simplet, adapté aux enfants, mais qui reste dans la mémoire de ceux, évidemment de moins en moins nombreux, qui l'ont entonné :

*Une nacelle en silence
Vogue sur un lac d'azur,
Tout doucement elle avance
Sous un ciel tranquille et pur.
Mais soudain le vent s'élève
Chassant un nuage noir
Et les vagues qu'il soulève
Font trembler car c'est le soir (bis)*

Ce chant a disparu des deux psautiers principaux actuellement en usage en Suisse romande. C'est dommage. Il n'avait pas mérité cet oubli ! Heureusement, on retrouve ses quatre strophes sur « You Tube », moins dédaigneux que les auteurs du nouveau recueil de chants sacrés proposés aux chrétiens francophones.

La folle histoire de Jonas

Le Premier Testament regorge d'aventures extraordinaires, mais son épopée la plus fabuleuse n'est-elle pas celle de Jonas, résumée dans un petit livre ? Rappelez-vous : un énorme poisson engloutit cet homme, qui reste en vie durant quelque temps dans l'estomac de l'animal avant d'en être vomi et rendu à la terre ferme. Jésus, à deux reprises selon Matthieu, évoquera ce qu'il appelle « le signe de Jonas » : l'annonce des trois jours qui séparent la croix de la résurrection. Peut-on imaginer commentaire plus significatif que celui du Christ lui-même sur cette fable maritime, plus forte autorité pour en déduire le symbole ou la prédiction de la Passion, cet événement capital auquel les chrétiens se sont ancrés au point de faire de la croix le symbole de leur foi ?

Or, auparavant, c'est sur des rivages marins que se passent de grands événements du ministère accompli par le Christ. Il y rencontre et recrute les pêcheurs professionnels qu'il choisit pour premiers disciples, leur disant qu'il en fera des « pêcheurs d'hommes » (Matthieu 4, 19). Un jour où ses compagnons cherchent vainement du poisson il leur offre l'exploit qu'on appelle la pêche miraculeuse (Luc 5, 1-11) Un autre jour, il procède à la multiplication non seulement des pains, mais aussi des poissons, pour nourrir les milliers d'auditeurs venus l'entendre prêcher (Matthieu 14, 17-21). Il va même jusqu'à marcher sur les eaux (Matthieu 14, 25-31), ce que Pierre, toujours aussi spontané et enthousiaste, tente à son tour de faire, mais il coule et se serait noyé si Jésus ne l'avait secouru.



Un retable célèbre

À ce propos, plusieurs experts ont commenté les secrets d'une œuvre célèbre, le retable du Suisse **Conrad Witz** (vers 1400-1446), peint en 1444, considéré comme le premier ta-

bleau de paysage réel de l'histoire, car il montre avec une exactitude parfaite la rive sud du lac Léman à Genève. Mais il y a plus : au premier plan, un Christ majestueux, drapé dans un grand manteau rouge, bénissant les disciples qui relèvent leurs filets pleins de poissons. Vêtu de vert, Pierre figure parmi eux, mais aussi dans l'eau. Il y a deux Pierre, donc deux scènes en une, voire davantage si Jésus marche sur les flots, mais on n'en est pas sûr, car le tableau ne montre pas le bas de son vêtement. Malgré de nombreuses tentatives d'explication, le retable gardera sans doute une part de mystère.

La mer, pour les contemporains de Jésus, menace la vie des hommes qui s'y aventurent. Redoutée, l'est-elle pour des raisons plus profondes et plus religieuses que la perspective des naufrages ? N'est-elle pas toujours la grande inconnue où l'on peut disparaître, comme dans le Premier Testament ?

Mais ce n'est pas une vision, c'est une tempête bien réelle qui secouera l'apôtre Paul au cours de son voyage en bateau

de l'Asie mineure jusqu'à Rome, où il veut rejoindre la communauté des premiers chrétiens. Le Livre des Actes des apôtres (27, 13-44) décrit par le menu les techniques auxquelles l'équipage recourt pour tenter de sauver le vaisseau, puis l'hivernage de trois mois à Malte et, enfin, l'arrivée dans la ville impériale. L'apôtre et ses compagnons avaient évité de peu la noyade, contrairement aux malheureux migrants qui, de nos jours, entassés dans des bateaux trop pleins, périssent par centaines dans la Méditerranée.

UNE NUÉE DE POÈTES

Donc, dès le XV^e siècle, un premier peintre laïque a affronté la mer dans une perspective chrétienne. Beaucoup d'autres le suivront. Mais, avant de contempler leurs œuvres, tournons-nous vers les écrivains ! Autant les grands poètes français furent chiches de vers sur la montagne, autant ils ont été sensibles au caractère religieux de la mer, tel que l'avaient éprouvé les païens de l'Antiquité, puis les chrétiens.

Mais par lequel de ces poètes commencer ? Permettez-moi de choisir **Alfred de Musset** (1810-1857), auteur d'une œuvre riche et très diverse, poétique et dramatique, à cheval sur le classicisme et le romantisme. Il aborde la religion, de manière inattendue, dans le *Prologue* du grand poème *Rolla*, aventure d'un débauché ruiné qui couche avec une jeune prostituée et se suicide après que, « pendant un instant, tous deux avaient aimé ». Mais on est encore bien loin de cet amour fugace dans la fresque mythologique où le

poète exprime sa nostalgie du passé et nous demande si nous la partageons :

*Regrettez-vous le temps...
Où Vénus Astarté, fille de l'onde amère,
Secouait, vierge encor, les larmes de sa mère
Et fécondait le monde en tordant ses cheveux ?*

Comme la Vénus de Botticelli

Avec sa chevelure trempée, cette déesse de l'amour nous rappelle les interminables mèches blondes dont le peintre italien **Sandro Botticelli** (1445-1510) a paré une Vénus dressée sur un coquillage géant. Mais Musset ne peut se contenter de cette naissance païenne. Dès sa seconde strophe, sans transition, il étonne par son intuition de la foi chrétienne, même s'il se déclare non pratiquant :

*Ô Christ ! je ne suis pas de ceux que la prière
Dans tes temples muets amène à pas tremblants.*

Mais il nous demande encore :

*Regrettez-vous le temps où, d'un siècle barbare
Naquit un siècle d'or, plus fertile et plus beau ?
Où le vieil univers fendit avec Lazare
De son front rajeuni la pierre du tombeau ?...
Où sous la main du Christ tout venait de renaître ?...
Où donc est le Sauveur pour entrouvrir nos tombes ?
Où donc le vieux saint Paul haranguant les Romains,
Suspendant tout un peuple à ses haillons divins ?*

Ils nous émeuvent, cet appel lancé à Jésus lui-même, qui ressuscita son ami Lazare (Jean 11, 1-44), et cette admiration pour l'homme extraordinaire que fut Paul : au-delà des prisons où le jettent les ennemis des chrétiens et des coups de fouet qu'ils lui font subir, il devient l'auteur des plus célèbres *épîtres*, ces lettres qui rappellent les fondements de la foi à plusieurs communautés chrétiennes, par exemple celle de Rome, celle de Thessalonique, et la nôtre, au-delà des siècles.

L'envie de croire et le chagrin du doute travaillent Musset. Mais, dans un autre poème, *L'espoir en Dieu*, on le voit si croyant qu'il se mue en prédicateur :

*Chrétiens des temps passés et rêveurs d'aujourd'hui,
Croyez-moi, la prière est un cri d'espérance !
Pour que Dieu nous réponde, adressons-nous à lui.
Il est juste, il est bon ; sans doute il vous pardonne.*

Le tragique de Victor Hugo

Au lieu de citer Musset en premier, j'aurais pu commencer par l'incontournable **Victor Hugo**, le plus célèbre des poètes romantiques, le premier écrivain français à qui la France a fait des obsèques nationales. Hugo, né en 1802, découvre la mer en 1934. Tout de suite, il éprouve pour elle une passion violente exprimée dans une profusion de textes dramatiques pour la plupart : en 1840, il publie le poème célèbre intitulé en latin *Oceano nox* (La nuit sur l'Océan) :

*Oh ! Combien de marins, combien de capitaines
Qui sont partis joyeux pour des courses lointaines,
Dans ce morne horizon se sont évanouis !
Combien ont disparu, dure et triste fortune !*

*Dans une mer sans fond, par une nuit sans lune,
Sous l'aveugle océan à jamais enfouis !...*

Déjà, son intuition lui fait ressentir le deuil des femmes qui pleurent un marin disparu :

*Vos veuves aux fronts blancs, lasses de vous attendre
Parlent encor de vous en remuant la cendre
De leur foyer et de leur cœur.*

Et ces vers s'achèvent sur la conviction qu'une souffrance humaine imprègne l'océan

*O flots, que vous savez de lugubres histoires !
Flots profonds redoutés des mères à genoux !
Vous vous les racontez en montant les marées
Et c'est ce qui vous fait ces voix désespérées
Que vous avez le soir quand vous venez vers nous !*

Quelques années plus tard Hugo perd sa fille Léopoldine, toute jeune, noyée dans le naufrage d'un canot en Normandie. Le pauvre père n'apprendra l'affreuse nouvelle que par la presse. Inconsolable, il consacre des vers douloureux à ce deuil qui confirmera sa vision d'une mer meurtrière.

Mais l'immense personnage est aussi un activiste politique qui combat Louis-Napoléon Bonaparte. En 1851, quand ce prince devient Napoléon III à la faveur d'un coup d'État, Hugo fuit la France. Des faux passeports lui permettent d'abord de séjourner en Belgique, puis dans les îles anglo-normandes, à Jersey d'abord, ensuite à Guernesey, où il demeurera quinze ans avant de pouvoir revenir librement en France. Étonnant destin, celui de ce grand homme si étroitement lié à la mer par l'intuition géniale, la tragédie personnelle et l'exil !

Exercice de style

Dans un poème de Victor Hugo intitulé *Les djinns*, la mer est présente, mais paraît indifférente à ces créatures diaboliques nées d'une superstition musulmane. C'est un texte acrobatique qui commence par des vers de deux syllabes, puis de trois et ainsi de suite jusqu'à dix, puis emprunte le chemin inverse :

*Murs, ville,
Et port.
Asile
De mort,
Mer grise
Où brise
La brise.
Tout dort.*

Mais la quiétude du début est bientôt troublée :

*Dans la plaine
Naît un bruit.
C'est l'haleine
De la nuit.
Elle brame
Comme une âme
Qu'une flamme
Toujours suit...
Dieu ! La voix sépulcrale
Des Djinns !... Quel bruit ils font !*

Le poème pourrait n'être que descriptif, mais Hugo, qui vient déjà d'évoquer l'âme, fait un vœu étonnant, qui semble s'adresser à Mahomet :

*Prophète ! Si ta main me sauve
De ces impurs démons des soirs,
J'irai prosterner mon front chauve
Devant tes sacrés encensoirs !*

Puis, peu à peu, la terreur fait place au silence revenu, les vers se raccourcissent et Hugo conclut :

*On doute
La nuit...
J'écoute :
Tout fuit,
Tout passe
L'espace
Efface
Le bruit.*

Il est à la fois angoissant et virtuose, ce texte en losange consacré à des mauvais génies nés de la mer. Mais, tranchant avec le tragique, d'autres strophes du grand poète célèbrent le divin sans oublier la mer :

*Tout est doux et clément ! Astres ou feux de pâtres,
Tout ce que nous suivons de nos yeux idolâtres
Tient de Dieu sa clarté...
Ainsi l'étoile d'or, cette splendeur suprême,
Ne se contente pas de faire voir Dieu même
À l'œil du genre humain,
Elle prend en pitié la nacelle qui flotte,
Se fait humble, et d'en haut souriant au pilote
Lui montre son chemin !*

Catastrophe

Avant Hugo, autour de lui, après lui, il semble qu'aucun poète n'ait osé aborder la mer sans évoquer les catastrophes qu'elle provoque. Ainsi, **Alfred de Vigny** (1797-1863) consacre 934 vers aux vicissitudes d'une frégate de la marine nationale française, « La Sérieuse », lancée à la fin du XVIII^e siècle. L'épisode se situe au temps de la campagne d'Égypte, quand Bonaparte veut conquérir la Palestine mais se heurte aux Anglais qui, déjà, disputent le Proche-Orient aux Français. Engagée dans une bataille navale entre les flottes des deux rivaux, la frégate aimée du poète parvient à capturer un vaisseau anglais, mais un autre la coule peu après. Beaucoup moins célèbre, Casimir Delavigne (1793-1843) consacre un très long poème à l'odyssée de Christophe Colomb.

Mais voici **Charles Baudelaire** (1821-1867), poète plus soucieux de lui-même et de ses états d'âme que de drames marins, et son poème célèbre intitulé *L'Albatros* :

*Souvent, pour s'amuser, les hommes d'équipage
Prennent des albatros, vastes oiseaux des mers,
Qui suivent, indolents compagnons de voyage,
Le navire glissant sur les gouffres amers.
À peine les ont-ils déposés sur les planches,
Que ces rois de l'azur, maladroits et honteux
Laissent piteusement leurs grandes ailes blanches
Comme des avirons traîner à côté d'eux.
Ce voyageur ailé, comme il est gauche et veule !
Lui, naguère si beau, qu'il est comique et laid !
L'un agace son bec avec un brûle-gueule,
L'autre mime en boitant l'infirme qui volait !
Le Poète est semblable au prince des nuées,
Qui hante la tempête et se rit de l'archer :*

*Exilé sur le sol au milieu des huées
Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.*

Qu'est-ce qui nous touche le plus ? La métaphore, le destin du poète mal assorti à la société des hommes ? Son orgueil ? Il a intitulé *Les Fleurs du Mal* le recueil de ses strophes souvent provocatrices, mais beaucoup de ses vers tranchent avec l'impression sulfureuse que donne ce titre. Dans un poème intitulé *L'homme et la mer* il élargit sa vision :

*Homme libre, toujours tu chériras la mer !
La mer est ton miroir : tu contemples ton âme
Dans le déroulement infini de sa lame,
Et ton esprit n'est pas un gouffre moins amer.
Tu te plais à plonger au sein de ton image :
Tu l'embrasses des yeux et des bras, et ton cœur
Se distrait quelquefois de sa propre rumeur
Au bruit de cette plainte indomptable et sauvage.
Vous êtes tous les deux ténébreux et discrets :
Homme, nul n'a sondé le fond de tes abîmes ;
Ô mer, nul ne connaît tes richesses intimes,
Tant vous êtes jaloux et gardez vos secrets !
Et cependant voilà des siècles innombrables
Que vous vous combattez sans pitié ni remords,
Tellement vous aimez le carnage et la mort,
Ô lutteurs éternels, ô frères implacables !*

Le poète le plus religieux

Elle est profonde, cette évocation qui nous ramène à la violence, mais sans déboucher sur la spiritualité, alors qu'**Antonin Arthaud** (1896-1948), dans son *Navire mystique*, saisit mieux que tout autre la recherche de Dieu dans la nature :

*Il se sera perdu le navire archaïque
Aux mers où baigneront mes rêves éperdus,
Et ses immenses mâts se seront confondus
Dans les brouillards d'un ciel de Bible et de Can-
tiques...
Il ne sait pas les feux des havres de la terre,
Il ne connaît que Dieu, et sans fin, solitaire
Il sépare les flots glorieux de l'Infini...*

Même le joyeux et léger **Paul-Jean Toulet** (1867-1920), qui bichonne ses brèves « contrerimes », décrit une mer effrayante :

*Sur l'océan couleur de fer
Pleurait un chœur immense,
Et ces longs cris dont la démente
Semble percer l'enfer.
Et puis la mort et le silence
Montant comme un mur noir.
...Parfois, au loin se laissait voir
Un feu qui se balance.*

Peut-on être plus concis ? Huit vers pour décrire d'abord la clameur assourdissante du vent sur les eaux, citer l'enfer, puis la tombée d'une obscurité totale, sans étoile ni bruit, et enfin le calme revenu avec cette vision d'un falot qui tangué.

LA MER SUR LA TOILE

Mais arrêtons-nous là, sur ce contraste entre l'abondance des grands romantiques et la brièveté du joaillier Toulet. Renonçons à citer davantage, sans oublier que, entre le début du XIX^e siècle et les premières années du suivant, le thème de la mer a mobilisé une foule de poètes. Maintenant, plantons-nous devant les tableaux des peintres !



Il est d'un tragique affreux, le *Radeau de la Méduse*, où **Théodore Géricault** (1791-1824) accroche, dans une promiscuité morbide, des morts et des mourants rescapés d'un naufrage.

Pour le solitaire **Courbet**, peu importe ce qui précède ou entoure la mer. Ce qui l'intéresse, c'est l'eau. On a déjà signalé sa figuration d'une lame en train de retomber. À l'autre extrême, il frisotte à peine une mer étale.



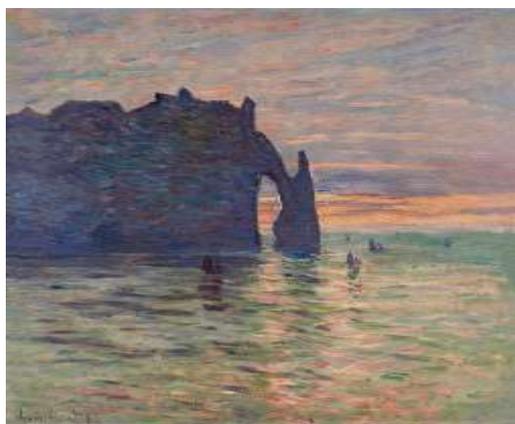
Boudin, puis les impressionnistes



Mais bientôt paraît **Eugène Boudin** (1824-1898), pour qui les vagues riment avec de gros nuages blancs. Il est original, novateur, et on le minimise en le classant surtout comme précurseur des

impressionnistes, ces révolutionnaires joyeux qui naissent dans la seconde partie du XIX^e siècle et franchissent la barre du suivant. Il faudrait tous les nommer, car tous ont peint des marines. Ils aiment les rivages, parfois bâtis de maisons aux toits roses et tout juste animés par quelques baigneurs. On peut souvent diviser les tableaux de Cézanne en trois parties égales ou presque, dans la diagonale : une pour la rive et ses arbres ou maisons, une pour l'eau et une pour le ciel, dans un concert de bruns, de roses, de blancs, de verts et, bien sûr, de bleus toujours clairs. La mer, ailleurs, lui sert de fond à un très beau portrait de femme qui domine le premier plan.

Pour **Claude Monet** (1840-1926), la fameuse falaise d'Étretat est mauve, semblable à la ruine d'une église, avec sa fenêtre ouverte entre deux pans de roc.

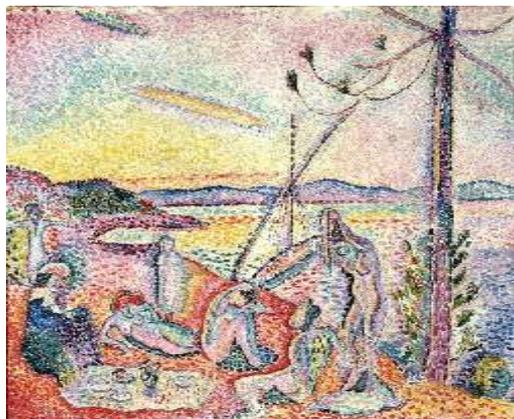




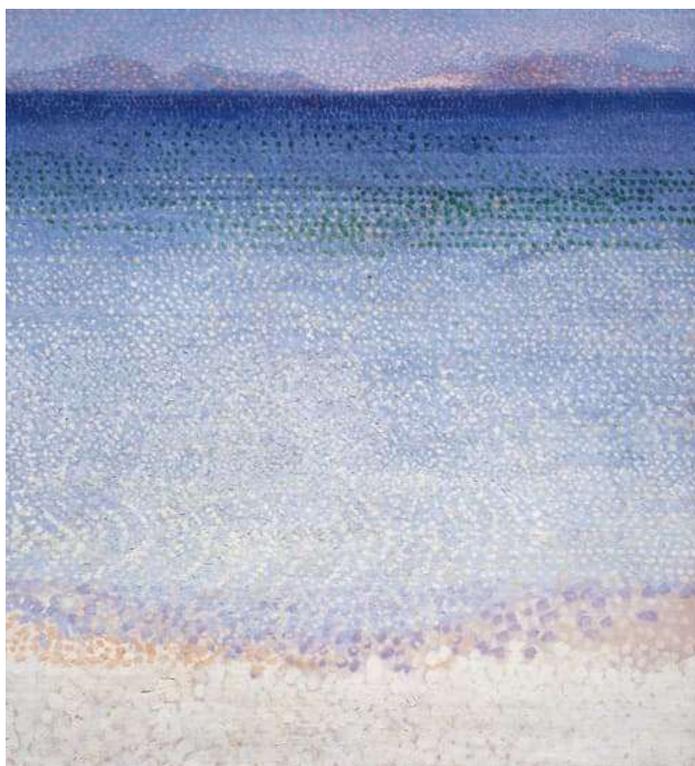
Berthe Morisot (1841-1895), plus amoureuse des personnages que de la nature, décrit une jeune femme avec sa petite fille sur un canot et, souvent, devant une baie, une bourgeoise en longue robe blanche assise ou cheminant sous une ombrelle.

L'inclassable **van Gogh**, leur contemporain solitaire, ne conçoit pas de marine sans vagues ni voiliers. **Edgar Degas** (1834-1917) préfère la sobriété d'une mer pâle,





Après eux, la peinture transforme le motif. **Henri Matisse** (1869-1954), qui s'intéresse à la mer sous divers angles, s'autorise une évasion pointilliste à la manière d'**Henri-Edmond Cross** (1856-1910), dont les vues sont plus contrastées.



Chez le « fauve » **Henri Manguin** (1874-1949), des arbres tordus et rougeoyants naissent d'une terre dont le jaune chante avec une eau très bleue. **Salvador Dalí** (1904-1989), provocateur s'il en fût, n'a presque jamais oublié la rive de Figueras, où il a toujours vécu. On trouve des flots et même un canot sur les plus chrétiennes de ses toiles, consacrées à la passion de Jésus. La plus émouvante montre le supplicié en croix, pendu par les mains, tellement courbé en avant que l'on ne voit pas son visage, mais sa chevelure.

Le Japonais **Hokusai**, déjà rencontré dans ce livre, avait lui aussi passé d'une vague à plusieurs, comme on passe d'un portait à un groupe. Et quelle belle idée, pour plusieurs artistes, que de marier flots et femmes !

Déjà, depuis des siècles, abondent les baigneuses. Celles du grand maître hollandais **Peter Paul Rubens** (1577-1640) sont obèses, celles de **Renoir** opulentes, celles de Matisse plus minces. Même **Félix Vallotton**, analyste caustique des nudités, a conçu des baigneuses, mais avec ironie. Voyez, par exemple, cette frileuse hésitant à tremper un orteil dans la mare infime que laisse sur la plage une vague imperceptible ! Sur une autre toile savamment composée, il a rassemblé un groupe de dix-huit femmes dont il fait varier le degré de nudité et d'immersion. Enfin, après Vallotton, impossible de clore notre liste, d'ailleurs très incomplète, sans rétrograder d'un siècle pour rêver devant les eaux, les brumes et les ciels de **Turner**, ses vapeurs rouges et ses jaunes transparents, presque abstraits, qui subliment le réel.

PEU DE MUSIQUE, MAIS...

Plus rares sont les musiciens inspirés par la mer. Certes, les marins ont inventé d'innombrables chansons pour se donner du cœur au ventre face à la menace des tempêtes et pour s'encourager à la pratique des plus dures manœuvres. Des chansonniers les ont accompagnés. Ainsi, des dizaines de milliers de francophones ont fredonné *La mer*, de **Charles Trenet** (1913-2001), typique de la poésie qu'aimait le « fou chantant », magicien des « tubes ».

Un autre chantre, **Théodore Botrel** (1868-1925), Breton passionné pour son âpre province, l'a célébrée pendant des décennies. Ses strophes évoquent abondamment les flots et leurs victimes. Entre les deux guerres et au-delà, les Romands fredonnaient ses chansons. Alors qu'Hitler amorçait son angoissante montée au pouvoir et menaçait la France, nous étions en communion, grâce à Botrel, avec une province de notre seconde patrie.

Tout de même, quatre compositeurs parmi les plus notoires ont mis en musique un texte du grand poète allemand, **Johann Wolfgang von Goethe** (1749-1832), intitulé *Meeres Stille*, traduisible en français par « Tranquillité de la mer ». C'est un poème bref et sobre qui décrit la pénible situation d'un bateau à voile encalminé. En voici une traduction littérale en vers de huit pieds :

Mer calme

*Sur l'eau règne un profond silence
Sans mouvement la mer repose,
Et le marin voit, inquiet,
La plaine lisse tout autour.
Aucun souffle d'aucun côté !
Le silence de mort fait peur !*

*À travers l'immense étendue
Aucune vague ne se lève.*

Schubert a composé sur ces paroles un lied douloureux dont la lenteur traduit l'immobilité forcée du marin sur son bateau cloué au port.

Or Goethe a publié aussi un poème symétrique où il décrit au contraire un *Heureux voyage* :

*Les brumes se déchirent,
Le ciel est éclatant
Et Éole dénoue
Tous les liens de l'angoisse.
Les vents sont frémissants
Et le marin s'active :
Hâtez-vous, hâtez-vous !
Les vagues se soulèvent,
Les lointains se rapprochent,
Déjà je vois la terre.*

Ludwig van Beethoven (1770-1827), au sommet de son art à 56 ans, a composé sur les deux poèmes [une cantate pour chœur mixte](#) qui souligne avec une modération inattendue le contraste entre l'immobilité du voilier, exprimée par une grande lenteur, puis la joie vivace qui naît en même temps que la brise.

Quant à **Félix Mendelssohn-Bartholdy** (1809-1847), âgé de 19 ans, il est encore un débutant maladroit [quand il cherche à illustrer les deux poèmes](#). L'air de flûte qui ouvre le début du voyage réussi est plaisant, mais le jeune compositeur cherche ensuite, trop longuement, une conclusion qui tarde

et pétrarade en vain jusqu'à une belle phrase finale inattendue : pleine de recueillement, elle annonce la musique religieuse de ce compositeur croyant.

Un chef-d'œuvre

Des décennies plus tard, le compositeur français Claude Debussy (1862-1918) a osé davantage : une œuvre symphonique majeure à laquelle il a donné un titre à la fois minimal et ambitieux : [La Mer](#).

Le premier mouvement, très lent, intitulé *De l'aube à midi*, décrit avec subtilité les mouvements légers et variés d'une eau tranquille. Le second, *Le jeu des vagues*, allegro, hausse un peu le ton et marque le rythme de flots qui s'agitent. Le troisième, *Le dialogue du vent et de la mer*, que le compositeur a voulu *Animé et tumultueux*, débouche sur une tempête. Le flux et le reflux obsèdent l'auditeur. Leur rythme, à son apogée sonore, résonne sans doute dans l'oreille de quiconque a eu la chance de l'entendre magnifié par le grand chef vaudois [Ernest Ansermet à la tête de l'Orchestre de la Suisse romande](#), qu'il a fondé et façonné.

L'infini

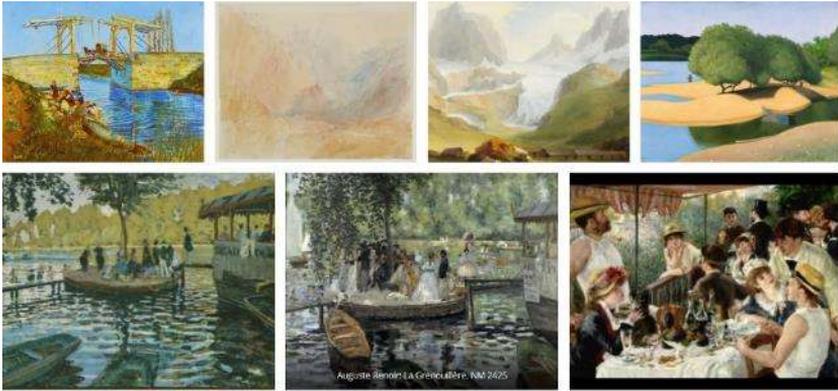
Ainsi, la mer a suscité des œuvres inspirées par tous ses aspects : calme d'une baie tranquille, vagues légères ou fortes, lames dont la hauteur dépasse celle des navires. L'Ancien Testament redoute son immensité et sa profondeur, mais les Hébreux célèbrent l'événement qui leur a permis d'échapper à leur esclavage en Égypte. La Mer Rouge, au lieu de leur faire obstacle, s'ouvre pour les laisser passer et se referme aussitôt après leur traversée pour retomber sur leurs poursuivants. Jésus navigue et pêche. Jean évoque une mer dans son Apocalypse. Plusieurs poètes ont su la décrire et en tirer des leçons de spiritualité. Des dizaines de peintres l'ont montrée dans tous ses états. Mais la musique, grâce à l'imagination sans limite des compositeurs et au talent des interprètes, va plus loin : les voix et les instruments dont elle joue nous émeuvent plus directement que les poèmes et les tableaux des peintres : c'est là, dira-t-on, une conviction subjective de l'homme qui signe ces lignes, mais de nombreux écrivains la partagent. On les trouvera dans mon livre *En quête de la source*, publié en 2019 aux Éditions Ouverture, le Mont-sur-Lausanne.

La mer inspire à l'homme des attitudes contrastées. Désireux de la dominer, il la couvre d'esquifs de toute taille, du pédalo au palace flottant, mais il sait qu'elle est plus forte que lui, et que ses tempêtes peuvent couler les plus grands transatlantiques. Il y cherche sa nourriture, quitte à pêcher trop de poissons. Guerrier, il s'y bat à coup de canons énormes et de torpilles tirées par des sous-marins. Des épaves de cuirassés, croiseurs et porte-avions tapissent les grands fonds.

L'homme aime nager dans la mer, sentir le sel sur ses lèvres, ramer ou faire de la planche à voile. Il envahit en été des plages où il se détend, goûte une presque nudité, mais prend des coups de soleil et attrape des cancers de la peau. Il l'aime bleue et calme, mais il redoute les tempêtes tueuses de marins. Il n'oublie pas que chaque année, des baigneurs s'y noient.

Les êtres humains n'ont pas fini de mesurer leur insignifiance à l'aune d'une immensité et d'une profondeur qui les émeuvent, voire d'un trouble qui fait chavirer leur esprit parce qu'ils y discernent le mystère de l'infini.

CHAPITRE III LES FLEUVES



Les hommes ont rendu un culte aux fleuves depuis des millénaires, mais sans doute pas toujours. Quand ils vivaient de gibier, de fruits et d'herbes sauvages, les lacs et les étangs suffisaient largement à éteindre leur soif. Tout a changé, « entre 12500 et 7500 ans avant Jésus-Christ », selon les savants, quand les chasseurs cueilleurs se sont mis à cultiver la terre. Nos ancêtres échappent alors à l'obsession de se nourrir et dès lors deviennent libres de penser, mais sacralisent leurs cours d'eau parce qu'ils sont indispensables à l'irrigation de leurs terres.

Le sentiment du sacré se nourrit de peur et d'espoir. Le nouveau paysan se met à respecter ses cours d'eau, à les prier de ne pas s'assécher ni déborder, à les adorer, parce que sa vie dépend de leur bonne volonté. On comprend la dévotion des Égyptiens pour le Nil quand on navigue, sur une felouque poussée par le vent, entre ses deux rives vertes étroitement pressées par le désert. Les anciens Grecs ont fait de leurs fleuves des dieux auxquels ils rendaient des cultes.

Au VIII^e siècle avant notre ère, **Hésiode**, grand poète, moraliste et géographe, s'est intéressé aux fleuves. Certains commentateurs prétendent qu'il en a cité 3000, nombre énorme que d'autres spécialistes contestent et ramènent à 75. Cette liste, déjà considérable, impressionne par sa richesse. On y trouve les cours d'eau de la Grèce éternelle, comme le Cocyte et l'Achéron, qu'il faut franchir pour pénétrer aux enfers sur la barque du nocher Charon. Voici encore Méandre, en Asie Mineure, nom propre dont ses sinuosités ont fait un nom commun.

Eau vive, dieux assis

Mais Hésiode, qui voit beaucoup plus loin, cite encore le Rhin. Il a même entendu parler de l'Inde, de ses sept fleuves encore sacrés de nos jours, dont l'Indus et le Gange, où des milliers de pèlerins se baignent côte à côte et boivent une eau follement polluée dans l'espoir qu'elle purifie leur âme. L'écrivain grec mentionne encore le Tibre, qui traverse Rome, évidemment déifié par les Romains. Ils nous en ont laissé des statues qui, étrangement statiques pour le dieu d'une eau courante, figurent un vieillard vautré : un vénérable arrière-grand-père trop chargé par le poids des ans pour avoir encore la force de se dresser et de marcher.

Tel fut, parmi tant d'autres dieux, demi-dieux, Titans et nymphes, l'apport des Grecs, ces mythomanes qui n'ont cessé de mêler à l'observation de la nature des êtres mystérieux, fruits d'une imagination intarissable. Mais c'est une légende germanique, voire plus précisément alsacienne, qui peuple le Rhin de nymphes appelées nixes.

DANS LA BIBLE ENTRE PARADIS ET CIVILISATION

Les fleuves abondent dans la Bible. Selon le Premier Testament, qui mêle l'imaginaire à la géographie, Dieu a créé un fleuve sans nom qui sortait du jardin d'Éden et se divisait en quatre bras dont le Tigre et l'Euphrate, berceaux de la Mésopotamie aux somptueuses civilisations. Les fleuves irriguent toute l'Écriture sainte. Ils s'écoulent dans onze psaumes qui attestent la puissance du Dieu créateur.

L'auteur du psaume 46 oppose aux grandes eaux dévastatrices celles d'un fleuve *dont les bras réjouissent la ville de Dieu, la plus sainte des demeures du Très-Haut*. Une note de ma Bible m'explique qu'il s'agit du Cédron, torrent qui coule à Jérusalem.

Au psaume 72, Salomon évoque la justice divine :

*Dieu, confie tes jugements au roi,
Ta justice à ce fils de roi.
Qu'il gouverne ton peuple avec justice*

Qui sont ce roi et son fils ? Apparemment, le roi est David, mais le lecteur peut prolonger les lignes et voir dans cette prière une prémonition du fils de roi que sera Jésus.

Salomon poursuit par une invocation sociale et vindicative :

*Qu'il fasse droit aux humbles du peuple
Qu'il soit le salut des pauvres
Qu'il écrase l'exploiteur !...
Qu'il descende comme l'averse sur les regains...
Qu'il domine d'une mer sur l'autre,
Et du Fleuve jusqu'au bout de la terre !
Les nomades s'inclineront devant lui
Ses ennemis lécheront la poussière...*

Quel fleuve ? L'Euphrate, dit-on, mais peu importe : tous les cours d'eau méritent le respect dans une région où le soleil brûle, la soif guette, la sécheresse menace les fruits de la terre. Plus loin, Salomon compare les bienfaits du Seigneur avec ceux de la nature : le roi sera semblable à une pluie qui

tombe sur la prairie fraîchement coupée... Il dominera depuis l'Euphrate jusqu'aux extrémités de la terre. Glorieuse vision où abondent toutes les évocations possibles d'une puissance pacifique, l'immensité des espaces et la profusion de l'eau, denrée rare du pays où a vécu le grand psalmiste.

Au-delà de l'imagination

Tous les psaumes d'adoration sont beaux, mais le plus passionné des adorateurs est l'auteur du psaume 98, un poète enthousiaste qui, pour magnifier la puissance divine, invite la terre entière à acclamer le Seigneur :

*Que grondent la mer et ses richesses,
Le monde et ses habitants !
Que les fleuves battent des mains,
Qu'avec eux les montagnes crient de joie
Devant le Seigneur, car il vient
Pour gouverner la terre.
Il gouvernera le monde avec justice
Et les peuples avec droiture.*

Des fleuves qui crient et battent des mains ! Elle est visionnaire, cette humanisation extrême de la nature. Elle jette notre imagination au-delà de ses limites. Elle m'invite au geste inverse : j'ai envie d'être changé en fleuve pour le plaisir d'applaudir l'Être invisible en qui je crois.

Merci, donc, aux poètes bibliques, sans oublier pour autant les aventures de leur peuple. Rappelez-vous l'histoire de

fleuve la plus dramatique et la plus touchante, celle du petit Moïse. Elle commence – déjà, voilà des milliers d’années, ô horreur ! par un pogrom : Les juifs installés en Égypte croissent et se multiplient tant que le pharaon, inquiet de leur essor, décide de faire périr leurs enfants mâles. Il ordonne aux sages-femmes juives de les tuer, mais l’une d’elles ne peut s’y résoudre et sauve un tout petit garçon que sa mère cache et allaite, craignant que les soldats du pouvoir le découvrent et l’assassinent. Or, de semaine en semaine, la terreur de la malheureuse augmente tant qu’un jour elle se résigne à abandonner l’enfant.

Animée par une espérance folle, elle décide de le confier au Nil. Elle couche le bébé dans une corbeille enduite de bitume et de poix qu’elle dépose dans les joncs près de la rive, et laisse près de là sa fille en faction pour observer la suite. Or, la fille du pharaon vient faire ses ablutions dans le fleuve, découvre l’enfant, le sauve, l’adopte et le nomme Moïse, nom qui veut dire « retiré -ou sauvé- de l’eau ». Devenu grand, Moïse entame une carrière extraordinaire dont le sommet, au propre et au figuré, sera la réception des dix commandements sur le Mont Sinaï.

Le fleuve fondamental

Du Nil, passons à un fleuve capital, le Jourdain, lieu où se fonde le christianisme (Matthieu 3) Souvenez-vous de cette histoire pittoresque ! Un ascète nommé Jean, « nourri de sauterelles et de miel sauvage, vêtu de poil de chameau », appelle les juifs à la repentance et les baptise en les faisant plonger dans l’eau. Les gens affluent en masse, mais Jean

leur annonce la venue d'un autre homme infiniment supérieur à lui : « Je ne suis même pas digne, dit-il, de dénouer ses sandales ». Cet homme, c'est Jésus, que Jean invite à se baigner dans le courant. Le Christ ayant ordonné à ses disciples de baptiser à leur tour, ils lui ont obéi. De nos jours, leurs successeurs font de même, parfois par immersion, ou plus souvent en versant quelques gouttes d'eau sur la tête des petits enfants. Comment, quand on assiste à un baptême, ne pas penser au Jourdain antique avec nostalgie, puisqu'il est devenu, par la démesure des hommes, une frontière entre des peuples ennemis ?

C'est - rappelons-le - après son baptême et trois tentations auxquelles il résiste, que Jésus entamera son ministère. Les disciples n'oublieront pas le baptême et l'évoqueront en un moment capital. Demandant à leur maître une prière modèle ils lui disent : « Seigneur, apprends-nous à prier, comme Jean l'a appris à ses disciples. » (Luc 11, 1). La réponse de Jésus, c'est « le Notre Père », oraison-clé que répètent les chrétiens depuis 2000 ans selon le rythme de leurs recueils et au cours de leurs cultes (Matthieu 6, 9-13).

La Samaritaine

Jean, le meilleur peintre parmi les évangélistes, nous décrit la rencontre de Jésus avec une femme de Samarie à qui il demande de puiser pour lui dans un puits tout proche. Le disciple décrit la scène avec un tel talent que nous croyons y être (Jean 4, 5-14). Nous partageons la fatigue de Jésus après une longue marche, nous sentons la chaleur du soleil qui l'assoiffe, nous imaginons belle et séduisante la femme qu'il aborde, puisqu'elle est une mangeuse d'hommes dont le Maître devine le nombre. Il lui annonce « l'eau vive »

qu'il nous offre à tous. Nous goûtons la fraîcheur liquide qui ruisselle en nous. Pour toujours, notre soif d'amour et de vérité sera désaltérée par cette eau, cadeau généreux et exigeant qu'il promet aux croyants.

Les fleuves de l'Apocalypse relèvent évidemment du mystère visionnaire. Au chapitre 12, 15-16 : *« Alors le serpent vomit comme un fleuve d'eau derrière la femme pour la faire emporter par les flots. Mais la terre vint au secours de la femme : la terre s'ouvrit et engloutit le fleuve vomi par le dragon. »* Ailleurs (Apocalypse 8, 10-11) un astre appelé Absinthe tomba sur le tiers des fleuves et des eaux : *« Le tiers des eaux devint de l'absinthe, et beaucoup d'hommes moururent à cause des eaux qui étaient devenues amères. »* Ou encore (Apocalypse 16, 4), un ange change en sang les sources et les fleuves.

Mais, dans ce livre, on le sait, les scènes de terreur finissent par faire place à la victoire éclatante de Dieu et de son fils Jésus. Ainsi, l'auteur de l'Apocalypse, au chapitre 22, célèbre ce triomphe par l'image d'un fleuve *d'eau vive, brillant comme du cristal, qui jaillissait du trône de Dieu et de l'agneau*, puis il poursuit : *ses serviteurs lui rendront un culte, ils verront son visage, et son nom sera sur leurs fronts. Il n'y aura plus de nuit, nul n'aura besoin de la lumière du flambeau ni de la lumière du soleil, car le Seigneur Dieu répandra sur eux sa lumière, et ils régneront aux siècles des siècles... L'Esprit et l'épouse (c'est-à-dire l'Église) disent : « Viens ! Que celui qui entend dise : Viens ! Que celui qui a soif vienne ; que celui qui le veut reçoive de l'eau vive, gratuitement... Celui qui atteste cela dit : Oui, je viens bientôt. Amen, viens Seigneur Jésus ! La grâce du Seigneur Jésus soit avec tous !*

Ainsi, l'eau vive qu'offre Jésus aux croyants coule pour eux dans le dernier chapitre de l'Apocalypse, qui met fin à toute la Bible. Comme il est beau de voir le livre sacré s'achever par la promesse faite à la Samaritaine !

LES FLEUVES CHANTÉS PAR LES POÈTES

Avant de citer les poètes français, donnons la parole à un Suisse romand, le célèbre chansonnier vaudois **Jean Villard-Gilles**, qui sut émouvoir et faire rire des milliers de Français dans un cabaret de Paris et des générations de Suisses à Lausanne, dans son « Coup de soleil ». Parmi les succès de cet auteur, compositeur et poète figurent des vers consacrés à une modeste rivière de son canton, la Venoge. Il en parle avec douceur, amitié, mais la glorifie pour nous amuser en comparant la partie encaissée de son cours au canyon du Colorado ! Ce texte bien connu de ses concitoyens est typique de leur humour original, fondé sur l'autodérision.

Mais venons-en aux grands lyriques français en commençant par **Alphonse de Lamartine** (1790-1869), en dialogue avec la nature dans un poème dont un vers est célèbre : « Un seul être vous manque et tout est dépeuplé » :

*Ici gronde le fleuve aux vagues écumantes.
Il serpente et s'enfonce en un lointain obscur..
Cependant, s'élançant de la flèche gothique,
Un son religieux se répand dans les airs,
Le voyageur s'arrête, et la cloche rustique
Aux derniers bruits du jour mêle de saints concerts.*

Lointain, obscurité : ces mots reflètent la mélancolie du poète. Mais, dans sa contemplation, l'évocation d'une église atteste l'élan mystique qui le soulève, comme s'il ne pouvait évoquer la nature sans y trouver le sacré.

Victor Hugo, poète, romancier, activiste politique et héros national, manie abondamment les contrastes mais, capable d'humour, oppose en quelques vers le génie du faible aux limites du puissant :

*La source tombait du rocher
Goutte à goutte à la mer affreuse.
L'océan, fatal au nocher,
Lui dit : - Que me veux-tu, pleureuse ?
Je suis la tempête et l'effroi ;
Je finis où le ciel commence
Est-ce que j'ai besoin de toi,
Petite, moi qui suis l'immense ?
La source dit au gouffre amer :
Je te donne, sans bruit ni gloire,
Ce qui te manque, ô vaste mer !
Une goutte d'eau qu'on peut boire.*

Il n'aura jamais fini de nous surprendre, ce poète dramatique, capable ici d'une fable que **Jean de la Fontaine**, deux siècles plus tôt (1621-1695) n'aurait pas dédaignée.

Nostalgie

Plus proche de nous, **Guillaume Apollinaire** (1880-1918) épanche sa mélancolie dans une chanson qu'il conclut ainsi :

*Je passais au bord de la Seine
Un livre ancien sous le bras
Le fleuve est semblable à ma peine
Il s'écoule et ne tarit pas
Quand donc finira la semaine*

Et voici, de ce poète, des vers encore plus nostalgiques :

*Sous le pont Mirabeau coule la Seine
Et nos amours
Faut-il qu'il m'en souviennne
La joie venait toujours après la peine
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure..
L'amour s'en va comme cette eau courante
L'amour s'en va
Comme la vie est lente
Et comme l'Espérance est violente..
Passent les jours et passent les semaines
Ni temps passé
Ni les amours reviennent
Sous le Pont Mirabeau coule la Seine
Vienne la nuit sonne l'heure
Les jours s'en vont je demeure.*

Quoi de plus lancinant que ce refrain sur la fuite du temps et la permanence de l'être, composé par un homme qui invoque le sacré en mettant une majuscule au mot espérance

Le fleuve de la Pucelle

Pour sa part, **Charles Péguy** (1873-1914), victime de la Première Guerre mondiale comme Apollinaire, imagine une autre nostalgie : celle de la jeune Lorraine Jeanne d'Arc (1412-1431) au moment où elle quitte, pour aller guerroyer, le fleuve qui l'a bercée :

*Adieu, Meuse endormeuse et douce à mon enfance,
Qui demeures aux prés, où tu coules tout bas.
Meuse adieu : j'ai déjà commencé ma partance
En des pays nouveaux ou tu ne coules pas.
Voici que je m'en vais vers des pays nouveaux ;
Je ferai la bataille et passerai les fleuves :
Je m'en vais m'essayer à de nouveaux travaux,
Je m'en vais commencer là-bas les tâches neuves...*

*La bergère s'en va, délaissant ses moutons :
La fileuse s'en va délaissant ses fuseaux,
Voici que je m'en vais loin de tes bonnes eaux,
Voici que je m'en vais bien loin de nos maisons.*

Grâce à son art de la litanie, Péguy nous fait aimer non pas la glorieuse Jeanne en armure ni la martyre dans les flammes du bûcher, mais la petite paysanne qui obéit à la vocation proposée par « ses voix ». Ainsi, dans notre choix de poèmes, seul Lamartine évoquait l'impétuosité d'un fleuve. Les autres poètes, loin de toute violence, trouvent dans les cours d'eau des confidents.

Des poètes chauvins

Le Rhin, tout au contraire, a suscité en 1841 une polémique passionnée entre poètes de France et d'Allemagne dans un contexte politique tendu. **Adolphe Thiers** (1797-1877), président de la République, relance en démagogue la prétention de son pays à la possession du fleuve, accordée à l'Allemagne par le Congrès de Vienne en 1815.

Alors s'échauffent des plumes animées par le culte patriotique. Lamartine et Musset répliquent que le fleuve est français. En face, les strophes affirmant la possession allemande du Rhin se multiplient.

Même **Heinrich Heine** (1797-1856), naguère franco-philie et auteur d'un texte paisible sur les eaux litigieuses, entre en lice et, dans un poème agressif, apostrophe nommément Musset. Cette avalanche de strophes vengeresses n'ajoute rien à la gloire de leurs auteurs, infidèles à leur vocation : émouvoir des lecteurs et les élever au-dessus d'eux-mêmes par la grâce de la poésie.

Étranger à cette poussée de chauvinisme, **Victor Hugo** a consacré l'année suivante au Rhin sa Lettre XIV :

« Oui, mon ami, c'est un noble fleuve, féodal, républicain, impérial, digne d'être à la fois français et allemand. Il y a toute l'histoire de l'Europe considérée sous ses deux grands aspects dans ce fleuve des guerriers et des penseurs, dans cette vague superbe qui fait bondir la France, dans ce murmure profond qui fait rêver l'Allemagne. » Bondir, rêver : le raccourci est excessif, mais génial.

Or, une légende rhénane s'est imposée à de nombreux artistes, celle de la Lorelei : une belle jeune fille qui, assise sur un rocher dominant le Rhin de 132 mètres, attire des navigateurs si affolés d'amour qu'ils y fracassent leur bateau et se noient. Le poète allemand **Heinrich Heine**, encore lui, a composé sur cette histoire dramatique des vers adaptés en français par Gérard de Nerval (1808-1855) :

*Mon cœur, pourquoi ces noirs présages ?
Je suis triste à mourir.
Une histoire des anciens âges
Hante mon souvenir.*

*Déjà l'air fraîchit, le soir tombe
Sur le Rhin, flot grondant ;
Seul un haut rocher qui surplombe
Brille aux feux du couchant.
Là-haut, des nymphes la plus belle
Assise, rêve encore :
Sa main, où la bague étincelle
Peigne ses cheveux d'or.
Le peigne est magique. Elle chante,
Timbre étrange et vainqueur.
Tremblez, fuyez ! La voix touchante
Ensorcelle le cœur.*

*Dans sa barque, l'homme qui passe
Pris d'un soudain transport,
Sans le voir, les yeux dans l'espace,
Vient sur l'écueil de la mort.
L'écueil brise, le gouffre enserre,
La nacelle est noyée,
Et voilà le mal que peut faire*

Lorelei sur son rocher.

Il manquait au poème de Heine une musique pour en faire un « tube ». Elle fut l'œuvre de l'Allemand **Friedrich Silcher** (1789-1860), connu pour avoir aussi composé la musique du chant de guerre sentimental intitulé « Le bon camarade », dû au poète allemand Ludwig Uhland (1787-1862), dont on joue l'air en pays germanophone et jusqu'en Suisse romande aux ob-sèques des personnalités jugées dignes de cet honneur.

Le mythe de la Lorelei a encore impressionné Guillaume Apollinaire, qui lui a consacré des vers tantôt réguliers, tantôt claudicants, sans doute pour exprimer le malaise des navigateurs hypnotisés, puis en renversant le mythe : selon lui, la victime du rocher n'est pas un navigateur, mais la Lorelei elle-même, qui tombe à l'eau et se noie.

Le Rhône, peu vanté par les poètes français

Quoiqu'il baigne en France de belles villes et de grands monuments, il a peu inspiré les plus célèbres poètes français du XIX^e siècle, mais l'un de ceux qu'on oublie, **Jean Aicard** (1848-1921) lui a consacré sept strophes, dont celle-ci :

*Fleuve superbe ! Il court, et se jouant des lieues
Il atteint, lui qui sort des Alpes au cœur pur
La Méditerranée aux grandes ondes bleues,
Et né dans la blancheur il finit dans l'azur.*

Glacier blanc et mer bleue : beau raccourci entre la naissance et la mort du fleuve. Hélas ! sous la chaleur qui blesse aujourd'hui la planète, les glaciers fondent, perdent de l'épaisseur chaque été, raccourcissent d'année en année. Certains d'entre eux, déjà, ont disparu. Dieu sait depuis combien de millénaires l'un d'eux, celui des Martinets, barrait le fond du vallon de Nant, dans les Alpes vaudoises. Il est mort, et c'est une paroi sombre qui le remplace, tout juste égayée quand une chute de neige, après la canicule, lui fait une mince écharpe.

Frédéric Mistral (1830-1914) a dédié au Rhône un poème de douze chants en vers de onze syllabes, écrit en provençal, dialecte parlé dont il a voulu faire une langue littéraire. Mais, pour être compris, il a ajouté une traduction française à cette version pleine de chaudes sonorités.

Quant à l'orfèvre **Paul-Jean Toulet**, prince de la concision, il a ciselé sur une célèbre nécropole rhodanienne le petit bijou que voici :

*Dans Arles, où sont les Aliscamps,
Quand l'ombre est rouge sous les roses,
Et clair le temps,
Prends garde à la douceur des choses,
Lorsque tu sens battre sans cause
Ton cœur trop lourd ;
Et que se taisent les colombes :
Parle tout bas, si c'est d'amour
Au bord des tombes.*

Décrire des couleurs, puis évoquer le temps, l'amour et la mort en neuf vers ! On peut aimer les poètes verbeux ou préférer ce raccourci intime et mystérieux.

Victor Hugo, ne sachant comment intituler un poème mal construit, l'a fait précéder de ces mots : *Dicté en présence du glacier du Rhône*, comme si l'altitude excusait son relâchement. Il faut lui pardonner le poème, renoncer à l'ironie et admirer cet hommage à une nature extrême, rare accès de modestie chez cet écrivain monumental.

Ramuz, le plus grand poète du Rhône.

Or, le plus grand poète du fleuve est le Vaudois **Charles Ferdinand Ramuz** qui, dans *Chant de notre Rhône*, remonte lui aussi à sa source puis descend la *grande vallée pierreuse... où il s'écoule encore blanc comme les eaux du glacier qui sont des eaux comme du lait*. Voici bientôt le fleuve au défilé de Saint-Maurice, puis dans son *berceau lémanique* : *La Savoie à ta gauche, le Pays de Vaud à ta droite, tu as un temps à tes côtés, ici, quelque chose comme des parrain et marraine*. Ramuz, qui dit vouloir écrire avec l'accent du pays, évoque déjà la langue d'oc, donc le provençal, mais célèbre le lac Léman : *Ici est notre Méditerranée à nous : ici est une petite mer intérieure avant la grande*, et il projette sa vision jusqu'à la vallée française du Rhône, en chantant les ressemblances entre ses maisons et celles des rives lémaniques. Désireux de

trouver une parenté entre ses riverains suisses et français, il lance la joyeuse idée centrale de son poème : *La grande invitation*, qu'on enverrait *aux Valaisans, aux Savoyards d'en face, aux gens de Lausanne, aux gens de Genève, puis aux messieurs de Lyon même, et à ceux d'encore plus en aval, ceux de tout là-bas, ceux d'Orange, ceux d'Avignon*. Il poursuit :

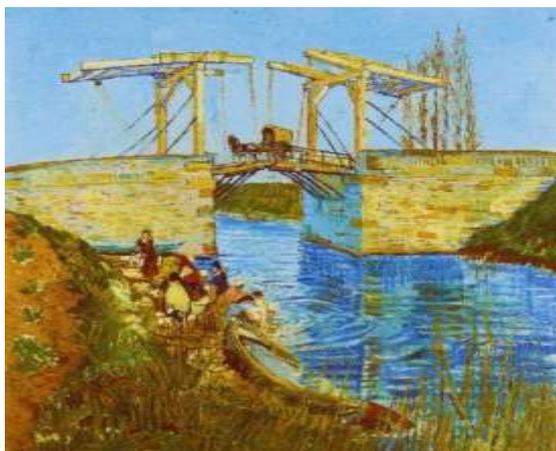
Si on allait inviter jusqu'à ceux de Marseille, parce qu'ils reconnaîtraient vite quand même dans nos verres, et déjà rien qu'à sa couleur, le vin de Cassis qu'ils boivent chez eux ?

Ramuz fait l'éloge des vins, des vignes, des vigneron. Il décrit la nature avec une poésie à la fois précise et visionnaire. Certains voient à tort en lui un poète régional et s'offusquent de sa langue puissamment personnelle, faite de lenteurs et de répétitions. En France, un groupement de lecteurs fidèles compense cette étroitesse par une admiration constante de l'écrivain vaudois, notamment de son style. Terrien, Ramuz creuse profond mais vise haut. À travers ses personnages et ses hymnes perce toujours un souffle de spiritualité.

Dans le *Chant de notre Rhône* il évoque la belle cathédrale romane de Saint-Trophime, en Arles. Il chante le *filz de Dieu mis devant nous en figure pour qu'il soit seulement plus vénéré*, et lui associe... *le signe de croix du simple passant* avant d'exalter *l'affirmation d'une croyance, la proclamation d'une foi*, et de conclure son poème par ces mots : *Rien ne naît que d'amour, et*

rien ne se fait que d'amour ; seulement il faut tâcher de connaître les différents étages de l'amour. Belle synthèse entre la chair, l'âme, l'esprit des femmes et des hommes, puis le message suprême du Christ.

ET VOICI LES PEINTRES



Quant aux peintres du Rhône, le plus passionné est sans doute **van Gogh**. Il a inventé un ciel nocturne dont d'énormes étoiles rayonnantes font de longs reflets ondulés sur les vagues du fleuve. Dans un autre tableau, aussi célèbre,

il propose un pont-levis proche d'Arles, appelé *Pont de Langlois*, mais souvent désigné comme *Le pont van Gogh*. Cette toile fait vibrer l'accord entre le bleu et l'orangé, couleurs complémentaires souvent voisines dans les œuvres du grand Hollandais. Paul Gauguin (1848-1903) a rejoint van Gogh à Arles, mais ne s'est guère intéressé au Rhône et s'est brouillé avec son ami.

L'Anglais **Turner** a peint plusieurs tableaux du Rhône aux environs de Sion. À travers les brumes qu'il aime on distingue les collines de Valère et de Tourbillon, qui dominent le fleuve.



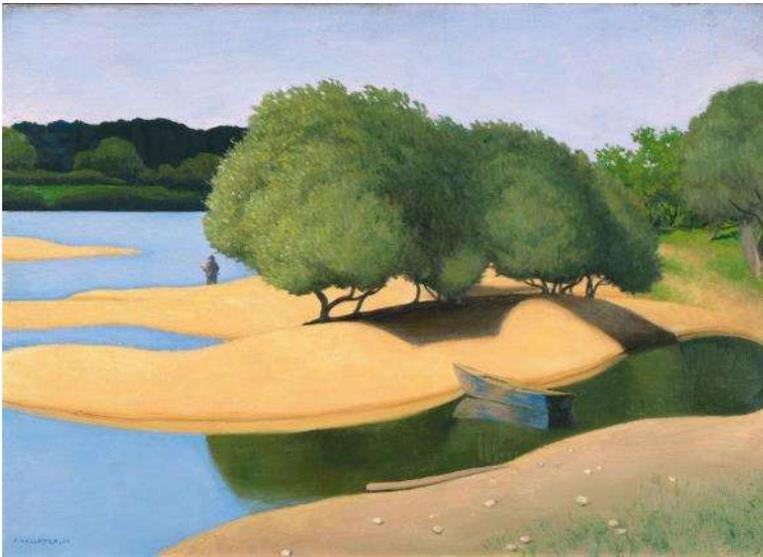
Un peintre uranais méconnu, **Kaspar Kaesli** (1826-1913), a répandu sur le glacier du Rhône plus de bleu qu'il n'y en a jamais eu, sans doute pour consoler les voyageurs qui souvent cherchent avec peine cette couleur quand ils remontent les cours d'eau jusqu'à leur source alpine.



Un autre peintre suisse, **Caspar Wolf** (1735-1783), célèbre pour son goût des contrastes, s'est planté au pied du glacier qu'il a peint comme une énorme masse blanche, à peine veinée d'azur léger ici et là.

Mais, de siècle en siècle, c'est le Rhin qui, de tous les fleuves, a le plus attiré les peintres. Déjà, au XVII^e, une cohorte de Flamands en célébrait les contrastes entre l'eau et des rives souvent escarpées, des rochers comme celui de la Lorelei, des sapins, des hêtres, des rives vertes. Les romantiques allemands les ont suivis, frappés par les fameuses chutes du fleuve près de Schaffhouse. Ils ont célébré ce Niagara helvétique

dont on a, dit-on, vendu des vues à travers toute l'Europe au XIX^e siècle. Turner, évidemment, n'a pas dédaigné la poussière d'eau soulevée par cette large cascade, ni le rocher de la Lorelei, représenté de façon étonnamment réaliste par ce peintre si peu copiste. **Vallotton**, chez qui les auteurs d'une exposition parisienne ont décelé « Le feu sous la cendre », a préféré la Loire.



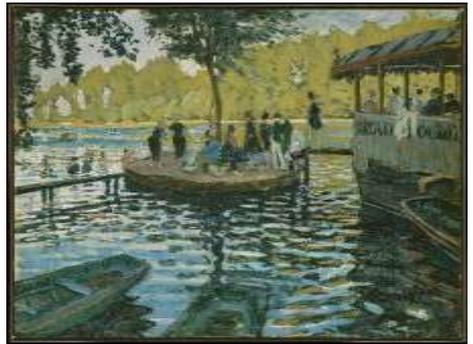
Un des tableaux qu'il lui a consacrés juxtapose des surfaces laquées de couleurs très variées : eau blanche, forêt violette, blés jaunes, herbe verte, dans ce style si personnel que, devant chacune de ses œuvres, on n'hésite pas en nommer l'auteur.

Deux artistes sur le même motif



Les impressionnistes, chantres de la beauté paisible, ont aimé la Seine des canotiers et des gargotes. Deux d'entre eux ont peint le même site, la *Grenouillère*. **Renoir** y a groupé des visiteurs anonymes sous un arbre épais, sur un îlot et, tout près, des têtes de baigneurs émergeant de l'eau, que charment des reflets noirs, verts, gris, bleu très pâle, en contraste avec la coque brune d'un canot. Une robe très longue et très blanche illumine la scène, où éclate la joie de vivre d'une bourgeoisie citadine avide d'évasion vers la fraîcheur.

Claude Monet a choisi exactement le même motif au même endroit : des flâneurs évasifs et des baigneurs, mais dans un style plus sobre où dominent deux couleurs : le bleu des reflets et, en arrière-plan, des arbres légers dont plusieurs ouvrent leurs feuilles vertes à des trouées de ciel pâle.



Les impressionnistes ont si abondamment peint la Seine qu'il a fallu des livres pour en dresser le catalogue, mais c'est encore **Renoir** qui nous en laisse le tableau le plus original et le plus composé. On n'y voit pas une goutte d'eau, presque pas de feuillage mais,

sous un parasol rouge, quatorze personnages autour d'une table : la future épouse du peintre y joue avec un petit chien ; ses meilleurs amis l'entourent. Les uns bavardent ou controversent, on ne sait, sous le regard d'un homme en marcel et d'une femme accoudée à la balustrade du restaurant.



Blancs ou colorés, leurs vêtements légers animent la scène. Leurs noms ne nous disent plus rien, sauf ceux du peintre **Gustave Caillebotte** (1848-1894) et du poète **Jules Laforgue** (1860-1887). Cette galerie de portraits, un des plus grands chefs-d'œuvre de la peinture mondiale, figure dans un des musées de Washington.

LES MUSICIENS AMOUREUX DU RHIN

Les fleuves et les rivières ont inspiré les poètes et les peintres, mais que dire des musiciens ? Les eaux tranquilles ne les ont guère attirés, mais les Allemands se sont rués sur le Rhin, à coup d'innombrables chansons et chants populaires qui font le bonheur des chorales germanophones. Schubert lui a consacré des lieder, mais c'est un torrent anonyme qu'il évoque dans son tragique « [Voyage d'hiver](#) », ce cycle de vingt-quatre chants dont l'un évoque un filet d'eau baigné par les larmes du poète **Wilhelm Müller** (1794-1827). **Schubert** met aussi en scène une truite dans deux œuvres : un lied et un [quintette](#), où des notes ruisse-lantes illustrent la lutte du poisson contre le courant d'une rivière.

Robert Schumann (1810-1856) a composé un lied sur le fleuve, mais il est allé plus loin dans une symphonie baptisée [La Rhénane](#). Le malheureux compositeur, atteint dans son psychisme, a d'ailleurs tenté de se noyer dans le Rhin, mais il a été sauvé par des pêcheurs. Sa femme, **Clara Wieck** (1819-1896), musicienne de grand talent à qui Robert a fait une ombre imméritée, a composé un beau lied sur le fleuve. Le compositeur russe **Chostakovitch** (1906-1975) a titré *Lorelei* un mouvement de sa quatorzième symphonie.

Paganisme wagnérien

Enfin vint **Richard Wagner** (1813-1883). Il a composé *L'or du Rhin*, prologue qui précède les trois autres opéras du cycle célèbre appelé L'Anneau des Nibelungen, œuvre maîtresse de ce compositeur qui a marqué l'histoire de l'opéra. La liste et le nom des personnages en dit long sur la place faite par Wagner aux légendes païennes des Scandinaves et des Allemands. Les voici :

Sept divinités dont le maître est Wotan. Parmi les autres, un dieu appelé Donner, puis les déesses Freia et Erda. Suivent deux hommes représentant la tribu des Nibelungen, puis deux géants et trois ondines, les « filles du Rhin ». Wotan donne Freia, déesse de la jeunesse éternelle, aux deux géants, qui ont construit son château, mais les autres dieux se révoltent contre cette décision, qu'annulera le maître des dieux.

Albéric, qui a volé de l'or, en forge un anneau (en allemand *Ring*) que Wotan lui dérobe à son tour, à la grande colère du personnage, qui jure de le reprendre. L'œuvre s'achève dans l'allégresse des dieux, heureux d'avoir récupéré la déesse grâce à laquelle ils ne vieilliront pas.

Seule la musique puissamment novatrice de Wagner pouvait nous faire accepter les embrouillaminis de cette histoire mythique, mais c'est à son auteur que nous devons la plus grande œuvre consacrée à un fleuve.

Quant au Rhône, qui a suscité beaucoup moins de poèmes et de musique, il a fallu, pour le célébrer, que naisse un Suisse ouvert au rapprochement entre les peuples, un homme de mi-parcours, un Vaudois lémanique capable de synthèse et soucieux de spiritualité : Charles Ferdinand Ramuz.

Rhin, Rhône, Seine, Tigre, Euphrate, Gange, Meuse, et tant d'autres : les Anciens, suivis par des peuples contemporains immenses, les ont sacralisés parce qu'ils leur devaient la vie. Et les Suisses ? Ils savent que leur pays est le château d'eau de l'Europe et en tirent une fierté patriotique. Rappelez-vous vos cours de géographie : Le Rhin des Alémaniques alimente la Mer du Nord, le Rhône des Valaisans et des Vaudois se jette dans la Méditerranée, le Tessin dans le Pô, qui aboutit à l'Adriatique, et l'Inn des Grisons dans le Danube, fleuve immense, affluent de la très lointaine Mer Noire.

Nous n'avons de rives que fluviales mais, si nous laissons notre imagination déborder, nous sentons l'odeur des forêts germaniques, tournoyons avec les moulins à vent hollandais, pénétrons dans les arènes de Nîmes, dansons sur [une valse danubienne](#) de **Johann Strauss le jeune** (1825-1899) et fredonnons les chants des *mondine*, ces cueilleuses et repiqueuses de riz dont les films italiens de l'après-guerre nous ont fait admirer l'effort et, souvent, la beauté.

Mais, hélas, la fonte rapide de nos glaciers menace le château d'eau. Et puis, en attendant qu'ils meurent, le chaos climatique provoque des pluies torrentielles qui font déborder sans cesse les rivières françaises. Les inondations se multiplient et s'aggravent. Après que tant d'artistes ont chanté la beauté des fleuves, nous ne pouvons plus la célébrer sans évoquer les souffrances et les destructions qui frappent les villes, les villages et les routes de nos voisins,

CHAPITRE IV

LES ARBRES



L'arbre, merveille du monde ! Ancré dans la terre par les racines hirsutes qui le tiennent et le nourrissent, dressé dans un élan vital que l'homme jalouse. Cet homme applaudit les vétérans de haute futaie. Il admire la droiture ou la torsion des troncs bruns, beiges, gris ou tachetés de blanc et de noir, les biceps des branches, les feuilles qui jaunissent, puis brunissent, puis tombent et laissent les arbres nus face au froid de l'hiver. Il aime les hêtres, les chênes, les sapins blancs ou rouges du Nord et les pins parasols, ombrages précieux des terres méditerranéennes. Elle est belle, la renaissance du moindre rameau, qui s'orne au printemps de points verts minuscules. L'homme et peut-être plus encore la femme accueillent avec émotion les boutons blancs ou roses, comme des petits bonnets de bébé, qui annoncent les pommes multicolores, les poires vertes, les cerises pourprées, les oranges d'or. Symboles ou modèles, les arbres nous fascinent.

Fuir la ville

Les gens aiment s'adosser à leurs troncs, s'asseoir ou s'étendre sous l'abri de leurs feuilles ou de leurs aiguilles. « Ah, que ne suis-je assise à l'ombre des forêts », soupire la Phèdre du poétique dramaturge **Jean Racine** (1639-1699), au nom prédestiné. Les citadins se promènent dans les forêts pour fuir les foules, en quête non seulement de fraîcheur et de paix, mais de grandeur et de mystère. Ils ont fui le tintamarre des villes, la « musique » abrutissante des grandes sur-

faces, la dureté du macadam ou des pavés, et s'enchangent de toute une vie qui frémit autour d'eux : sur les branches le ballet des oiseaux et de ces écureuils qui, fiers de leurs acrobaties, narguent les humains en voltigeant de branche en branche. Sur les troncs, les pics rouges ou verts cognent et percent en cadence, comme des marteaux-piqueurs, pour creuser leurs nids. Leur bec est acéré comme une dague et leur tête ignore la migraine. Au sol des bêtes furtives font bruisser les feuilles mortes. Les amoureux s'étreignent au pied des troncs où ils gravent des cœurs fléchés et des prénoms enlacés.

Tous les peuples ont ressenti le caractère sacré des arbres. Les Anciens ont peuplé les forêts de demi-dieux, les sylvains, et de demi-déeses, filles de Zeus, les dryades et les hamadryades. Les druides vouaient un culte aux arbres et au gui qui les pare de perles. C'est à l'abri d'un chêne, dit-on, que Saint-Louis, roi de France, rendait la justice.

DES POÈTES AMOUREUX

Les poètes français se sont passionnés pour les arbres et y ont trouvé non seulement le sacré, mais le religieux. Voici d'abord, ce que ressent **Victor Hugo** (1802-1885) :

*Arbres de la forêt, vous connaissez mon âme !..
Vous m'avez vu cent fois, dans la vallée obscure..
Attentif à vos bruits qui parlent tous un peu,*

*Arbres, vous m'avez vu fuir l'homme et chercher
Dieu !...
Aussi, taillis sacrés où Dieu même apparaît,
Arbres religieux, chênes, mousses, forêts,
Forêts ! C'est dans votre ombre et dans votre mystère,
C'est sous votre branchage auguste et solitaire,
Que je veux abriter mon sépulcre ignoré,
Et que je veux dormir quand je m'endormirai.*

Chercher Dieu dans la forêt, belle quête spirituelle !

Alphonse de Lamartine (1790-1869), autre prince du romantisme, souligne, à l'instar de Jésus dans plusieurs versets, le contraste entre la haute taille d'un arbre et la petitesse de sa graine :

*Voilà ce chêne solitaire
Dont le rocher s'est couronné,
Parlez à ce tronc séculaire,
Demandez comment il est né...
Ses bras que le temps multiplie,
Comme un lutteur qui se replie...
Tout cela n'est qu'un gland fragile...
Ce n'est qu'une aride poussière
Que le vent sème en sa carrière
Et qu'échauffe un rayon du jour !*

Et voici Alfred de Musset :

*Mes chers amis, quand je mourrai,
Plantez un saule au cimetière.
J'aime son feuillage éploré ;
La pâleur m'en est douce et chère,
Et son ombre sera légère
À la terre où je dormirai.*

Quelle brièveté, quelle fluidité pour exprimer en six vers le même souhait que Victor Hugo !

Le bouquet de l'amoureux

Paul Verlaine commence par un bouquet le récit sensuel d'une visite matinale à la femme aimée :

*Voici des fruits, des fleurs, des feuilles et des branches,
Et puis voici mon cœur qui ne bat que pour vous.
Ne le déchirez pas avec vos deux mains blanches,
Et qu'à vos yeux si beaux, l'humble présent soit doux.*

Quant à **Jean de La Fontaine** (1621-1695), tout le monde se rappelle la fable où il décrit la résistance inattendue du roseau qui s'incline sous la tempête alors qu'elle brise le chêne :

*L'arbre tient bon,
Le roseau plie,
Le vent redouble ses efforts
Et fait si bien qu'il déracine
Celui de qui la tête au ciel était voisine,
Et dont les pieds touchaient à l'empire des morts.*

Il n'aura jamais fini de nous étonner, l'intarissable fabuliste qui, grâce à la légèreté de sa touche, ose passer non seulement de la nature à la morale, mais aux religions qui opposent enfer et paradis.

L'ADORATION DES PEINTRES



seph et leur bébé Jésus.

Cinq siècles plus tard, le Hollandais **Meindert Hobbema** (1638-1709) aligne une série de grands arbres à gauche et à droite d'une



route, et

Rembrandt (1606-1669) fêch sur une butte trois feuillus sous un ciel menaçant.





Plus près de nous, **Claude Monet** choisit trois peupliers roses, légers comme des plumes ; **Gauguin** invente des troncs et des branches bleues.



Vincent van Gogh impose des cyprès touffus et des oliviers noueux ; **Marc Chagall** (1887-1985) multiplie les arbres de vie.



Nicolas de Staël (1913-1955) nomme cyprès six mâts épais qu'il dresse sur sa toile: le premier, orangé, et le sixième, jaune clair, encadrent les nuances de brun des

quatre autres.



Mais le plus original, le plus dégagé du modèle, l'artisan le plus lyrique est **Jean Lurçat** (1892-1966), réformateur de la tapisserie, qui chante la gloire des feuillages, mêlés par exemple aux étoiles, comme pour des feux d'artifice.

ET LES MUSICIENS

Ce qu'on a écrit de plus symbolique sur un arbre, c'est une chanson de **Georges Brassens** (1921-1981) que des milliers de francophones ont entonnée du vivant de leur auteur et que ressassent en public des émules contemporains chez qui manque malheureusement l'accent méridional du maître et sa façon inimitable de faire chalouper un peu le rythme :

*« [Auprès de mon arbre](#) je vivais heureux
J'aurais jamais dû m'éloigner de mon arbre,
Auprès de mon arbre je vivais heureux,
J'aurais jamais dû le quitter des yeux. »*

Ce refrain ponctue quelques strophes où le grand poète-chansonnier énumère avec regret une chose et un être auxquels il est attaché par le même amour : sa « vieille pipe en bois » et sa femme !

Mais les compositeurs classiques se sont peu intéressés au bruissement des arbres, peut-être pas assez mélodieux ni assez rythmé pour les séduire. Parmi quelques dizaines de musiques célèbres, par exemple de **Jean-Sébastien Bach** (1685-1750), de **Joseph Haydn** (1732-1809), de **Wolfgang Amadeus Mozart** (1756-1791), de **Beethoven**, aucune ne figure les arbres ni les forêts, mais le bruit que les hommes y font, surtout quand ils y chassent. D'ailleurs, les instruments qui célèbrent ce sport sont naturellement des cuivres, par référence aux cors dont les sonneries rythment les battues. Même la sixième symphonie de Beethoven, dite pastorale, qui met en scène des hommes aux

prises avec la météo (beau temps, orage, tempête, accalmie) célèbre l'activité des paysans plutôt que la nature.

L'exception Schubert

Une exception célèbre confirme la règle : c'est le tilleul de **Schubert**. Il apparaît dans le *Voyage d'hiver*, cycle génial que le maître absolu du lied a composé sur un texte romantique de Wilhelm Müller. Il commence par l'évocation d'un chagrin d'amour dont la victime cherche l'oubli dans une errance sans fin. Sa tristesse extrême fascine et oppresse. Dans ce climat, les vers consacrés à un tilleul peuvent faire penser que cet arbre familial invite le randonneur à s'y pendre pour quitter une vie de douleur. Mais les Allemands y ont vu, au contraire, un moment de sérénité. Une musique simplifiée a fait du *Lindenbaum* une chanson archi-populaire pour solistes et plus encore pour les centaines de chorales qui fleurissent partout à travers leur vaste pays.

Les arbres ont offert à la musique les instruments qu'on appelle les bois : flûte, clarinette, hautbois, basson, cor anglais. Les plus grands compositeurs leur ont donné une place timide ou glorieuse dans leurs symphonies et leurs concertos, mais ces instruments si différents les uns des autres nous émeuvent aussi en solo ou en musique de chambre, quand ils s'ajoutent à un quatuor à corde pour former un quintette, voire quand ils s'associent entre eux. Fermez les yeux et écoutez la flûte siffler comme un merle, la clarinette

dont le grave contraste tant avec l'aigu, la plainte nasillarde du hautbois, la voix ronchonne du basson. Et puis c'est de bois que, vibrants grâce à l'art des luthiers, sont faits les instruments à cordes.

Or, chaque printemps, une commémoration m'arrache à ces bonheurs. Dès le jeudi saint j'attends dans l'angoisse le drame du vendredi. Depuis que des scientifiques nous ont décrit le déroulement du supplice mortel, je pense à la croix de bois, je frissonne devant les mains percées, les extrêmes souffrances infligées à tout l'organisme du crucifié, son combat pour respirer malgré la pression que le poids de son corps pendu à ses bras exerce sur son thorax, sa lutte pour se soulever en s'aidant d'un support placé sous ses pieds, la fatigue qui restreint de plus en plus cet effort, la progressive suffocation jusqu'à l'asphyxie finale.

Alors que je souffre en imagination, je commence par m'étonner que les chrétiens aient choisi comme symbole de leur foi l'instrument utilisé pour tuer le fils de leur Dieu. Paul, au début de sa première épître aux Corinthiens 1, 18-25, m'aide à comprendre que la croix illustre, dans sa « folie », la supériorité spirituelle de la faiblesse sur la force, tant de fois proclamée par le Christ.

OUVRONS LA BIBLE

Et puisque la résurrection a suivi la mort, dépassons notre douleur face au supplicié, chantons le miracle de Pâques et revenons aux arbres, dont la Bible est pleine ! Le Dieu créateur en a planté un premier dans le paradisiaque jardin d'Éden : L'arbre de vie, dont les fruits, « porteurs de leur propre semence », nourriront le premier couple humain. Ce fut le paradis, espace dont nous rêvons, que nous peuplons de beauté imaginaire, car l'auteur de la poétique Genèse en a suggéré la splendeur plutôt que de la décrire. Or, vous vous rappelez, c'est un jardin moral. Dieu donne la terre au premier couple humain et l'autorise à la dominer, mais lui ordonne aussi de la garder, tâche que, précisément, nous n'avons pas su accomplir, puisque nous l'avons laissée s'échauffer. En outre, le créateur a planté dans le jardin un autre arbre, mystérieux, celui de la connaissance du bien et du mal ou, selon une autre traduction, celui du bonheur et du malheur. Cet arbre, la femme et l'homme ont l'interdiction d'y toucher. Mais le diable est là, sous la forme d'un serpent, bête onduleuse, gluante et rampante. Il ne s'en prend pas à l'homme mais à la femme que, depuis toujours, le macho croit inférieure à lui parce qu'elle a des muscles moins gros. Tentée, enveloppée de promesses et de flatteries, Ève résiste peut-être longtemps, allez savoir !... Mais enfin elle n'y tient plus. Elle se laisse séduire, mange le fruit défendu et convainc Adam de l'imiter.

Punition de l'humanité

Dès lors, l'un et l'autre « découvrent leur nudité », c'est-à-dire, à en croire un commentaire, leur faiblesse. Dieu se fâche, juge et punit : alors qu'ils étaient immortels, les deux insoumis mourront, de même que leurs descendants, donc toute l'humanité. En outre, les femmes accoucheront dans la douleur et les hommes devront travailler dur pour vivre. Étonnante Genèse ! Elle nous fait rêver à une Création d'abord exquise, puis sévère, dont deux arbres sont les vedettes : celui qui donne la vie et celui qui condamne le péché. Ils sont plantés au début de la Bible, comme deux sentinelles, mais on en trouve des dizaines, tout au long du Premier Testament, des Évangiles et jusqu'à la fin du dernier texte sacré, l'Apocalypse.

Et les psaumes ? Le tout premier, déjà, chante un arbre :

*Heureux l'homme
Qui ne prend pas le parti des méchants,
Ne s'arrête pas sur le chemin des pécheurs
Et ne s'assied pas au banc des impies
Mais qui se plaît à la loi du Seigneur
Et récite sa loi nuit et jour !
Il est comme un arbre planté près des ruisseaux ;
Il donne du fruit en sa saison
Et son feuillage ne se flétrit pas.
Il réussit tout ce qu'il fait.*

En le lisant, ou en le chantant sur l'air que lui donne le psautier genevois du XVI^e siècle, nous sentons la fraîcheur de l'eau, voire un goût de fruit, et croyons voir ces feuilles divines, toujours vertes, qui ne jaunissent, ne brunissent ni ne tombent jamais ; mais seule la fidélité du croyant l'assure de ces bonheurs et, plus encore, de cette réussite promise, à laquelle il sait bien qu'il lui faudra quand même travailler.

Comme François d'Assise

Il y a 150 psaumes, et c'est seulement dans quelques-uns que nous retrouvons les arbres : 29, 5 ; 92, 13-14 ; 96, 12 ; 104,16-17 ; au 148 le psalmiste invite toute la nature à louer Dieu :

*Alléluia ! Louez le Seigneur depuis les cieux :
Louez-le dans les hauteurs...
Louez-le, soleil et lune : louez-le, étoiles brillantes ;...
Louez le Seigneur depuis la terre
Dragons et vous tous les abîmes,
Feu et grêle, neige et brouillard,
Vent de tempête exécutant sa parole,
Montagnes et toutes les collines,
Arbres fruitiers et tous les cèdres...
Rois de la terre et tous les peuples,
Princes et tous les chefs de la terre,
Jeunes gens, vous aussi jeunes filles,
Vieillards et enfants !*

Des siècles après ce psaume, François d'Assise composait son extraordinaire prière dont chaque strophe

commence par « Loué soit » ; or, à la différence du psalmiste, il n'énumère pas les êtres et les fruits de la nature appelés à la louange, mais les merveilles inatteignables de la Création, à commencer par « Frère Soleil ». Relire à haute voix ces deux textes poétiques concrétise notre admiration de Dieu.

Des arbres, le Premier Testament en cite d'autres, dont les chênes de Mamré (Genèse 13, 18) à l'ombre desquels se trouve Abraham quand « Le Seigneur lui apparaît » en compagnie de deux anges. Le patriarche se prosterne devant eux, les accueille, demande à sa femme Sara de faire du pain pour les restaurer, va lui-même choisir un « veau gras » et le donne à un garçon pour qu'il l'apprête. Belle scène d'hospitalité orientale ! Après quoi Dieu annonce à Sara, demeurée sans enfant, qu'elle va être mère. Comme elle et son mari sont très vieux, elle rit « au-dedans d'elle » à l'idée d'une grossesse invraisemblable, mais Dieu perçoit ce rire qui le mécontente. Il renouvelle toutefois sa promesse et la tiendra : Sara donnera naissance à un fils, Isaac. Mais pourquoi les chênes et le nom du lieu où ils poussent, sinon parce que l'auteur du récit, qui atteste un miracle, tient à être précis et concret pour qu'on le croie, malgré le scepticisme de la vieille dame dont l'hilarité égaie l'événement ?

On retrouve un arbre dans l'histoire conflictuelle de Jonas, à qui le Premier Testament consacre un livre plein de rebondissements condensés dans quatre courts chapitres. Rappelons-le : les habitants de Ninive se conduisant mal, Dieu envisage de les faire mourir et ordonne au prophète Jonas de les en avertir.

Mais Jonas n'a aucune envie d'être le messager d'une aussi terrible nouvelle et s'esquive. Après avoir essayé de fuir Dieu, il est avalé par un poisson puis, vomé vivant après trois jours, il finit quand même par obtempérer. Les Ninivites se repentent et se convertissent en masse, espérant que l'Éternel renoncera à les faire disparaître. Les trois jours, selon l'interprétation de Jésus lui-même, annoncent le temps qui s'écoulera entre sa mort et sa résurrection.

En colère contre Dieu

Compatissant, Dieu pardonne aux Ninivites et renonce au génocide. Alors Jonas, furieux, se fâche contre son Seigneur à qui il reproche de l'avoir désavoué. Dieu riposte en commençant par envoyer à Jonas un arbre pour le protéger de la chaleur mais, après coup, le détruit et fait briller un soleil de plomb sous lequel l'homme transpire et déplore la perte de son abri. Implacable censeur, Dieu lui reproche de pleurer la mort d'un feuillage protecteur et de regretter le sauvetage des Ninivites alors qu'il aurait dû s'en réjouir.

De quel arbre s'agissait-il ? Le texte biblique ne le dit pas. Une tradition ancienne évoque un ricin, arbrisseau dont on tire une huile purgative, détestée des enfants, et que le dictateur italien Mussolini faisait administrer à ses opposants. On se souviendra de cet épisode feuillu à la fin d'un récit si riche de leçons et de symboles que le Christ le citera (Matthieu 12, 40) en comparant les trois jours qui s'écouleront entre sa

mort et sa résurrection au séjour de même durée passé par le prophète dans le ventre du poisson.

Le roi Salomon, pour sa part, fait l'éloge de la sagesse en évoquant (Proverbes 3, 13-18) l'arbre de vie dont parle la Genèse :

*Heureux qui a trouvé la sagesse,
Qui s'est procuré la raison...
Ses voies sont des voies délicieuses,
Et ses sentiers sont paisibles.
L'arbre de vie, c'est elle (la sagesse)
Pour ceux qui la saisissent,
Et bienheureux ceux qui la tiennent !*

Accrocher une vertu majeure à l'arbre célèbre de la Création, c'est un raccourci saisissant, mais passons à un arbre réel grâce auquel un homme parvient à obtenir un entretien privé avec Jésus.

L'histoire de Zachée (Luc 19, 1-10)

C'est un homme de très petite taille, honni de ses contemporains parce qu'il pratique un métier méprisé : collecter l'impôt perçu par l'occupant romain et se sucrer au passage.

Dans la ville de Jéricho, pour émerger d'une foule dont les gens sont plus grands que lui, Zachée grimpe sur un sycomore, arbre de la famille des érables, dont nous connaissons bien les feuilles en forme de main. Jésus le voit, lui ordonne de descendre et lui annonce qu'il passera la nuit dans sa maison. La foule maugrée,

puisqu'elle déteste Zachée, mais les deux hommes n'en ont cure. Le percepteur promet qu'il donnera la moitié de ses biens aux pauvres. Les légalistes condamnent l'attitude du Christ, mais il proclame être venu « pour chercher et sauver ce qui était perdu » et non pour s'occuper des croyants fidèles, qui n'ont pas quitté le troupeau. C'est un message que Jésus renouvellera souvent, par exemple dans la parabole de la brebis perdue (Luc 15, 3-7) et celle du fils prodigue (Luc 15, 11-32).

La rencontre nous interpelle. Jésus comprend que Zachée est en quête de salut. Il lui offre son amour et, comme tous ses actes sont des enseignements, saisit cette occasion d'un paradoxe public, quitte à scandaliser les pharisiens. On voudrait savoir ce que les deux hommes se sont dit au cours de la soirée. Vaine curiosité ! Jésus n'est pas un conteur, Zachée a promis de verser de l'argent aux pauvres, mais n'a rien révélé de son entretien avec le Christ et les évangélistes, présents ou non, n'en disent pas plus.

Des feuilles sur sa route

C'est une tout autre foule, celle qui acclame Jésus quand il entre à Jérusalem juché sur un ânon (Matthieu 21, 1-11) De nos jours on déroule un tapis rouge devant un chef d'État. Plus modestes, les témoins de la scène font une fête sans faste à celui qu'ils acclament comme leur roi. Ils répandent devant les sabots de la petite monture non seulement des vêtements mais des branches et des feuilles de palmiers (Jean 12, 13).

Frappés par l'épisode, qu'ils célèbrent chaque année, les chrétiens l'ont baptisé en référence à ce feuillage. En français on parle des Rameaux, en espagnol aussi, tandis qu'en italien, en anglais et en allemand on évoque les palmes. La fête fut éphémère et l'on ne sait s'il faut le regretter : sur son ânon, Jésus lui-même était, dans son humilité tant de fois attestée, bien loin d'une royauté terrestre.

Mais voici deux autres arbres annoncés par le prophète Zacharie pour le moment où Dieu vaincra le mal (Zacharie 3, 10) :

*Je vais éliminer le péché de ce pays
En un seul jour
Et ce jour-là...
Vous vous inviterez mutuellement
Sous la vigne et sous le figuier.*

Belle invitation, belle vision que celle de ces orientaux qui vont se reposer ensemble, sans doute le jour du sabbat, pour un moment de causerie, sous des arbres dont Zacharie a peut-être pressenti l'importance qu'ils prendront dans les Évangiles. Commençons par le figuier ! Un jour, Jésus, ayant faim, s'approche d'un figuier pour en cueillir le fruit, mais constate qu'il n'en porte pas. Il maudit cet arbre qui se dessèche (Matthieu 21, 18-22). Méchant Jésus, diront des écolos. Notre commentateur préféré⁴ pense que la condamnation prononcée par le maître en langage imagé vise en fait le temple de Jérusalem, car elle suit de peu la

⁴ Antoine Nouis, livre déjà cité.

violence qu'il assume pour chasser les marchands qui, dit-il, ont fait de ce lieu sacré « une caverne de bandits ». Quant à la vigne, elle va jouer un rôle capital dans les Écritures.

Fruits, arbres, blé

Mais revenons aux débuts de Jésus et à l'homme qui l'intronise, Jean le baptiseur, ce grand original doué d'une superbe force spirituelle : il invective les membres du clergé, pharisiens et sadducéens (Matthieu 3, 7-10), les traite de vipères et exige d'eux : « Produisez du fruit qui témoigne de votre conversion ». Il les menace : « Déjà la hache est prête à attaquer la racine des arbres ; tout arbre qui ne produit pas de bon fruit va être coupé et jeté au feu » pour détruire ceux qui ne méritent pas de vivre. Ensuite, annonçant le baptême du Christ, « bien plus fort » que lui-même, il le présente comme un moissonneur qui battra son blé dans son aire et le portera dans son grenier, mais « la balle, il la brûlera au feu qui ne s'éteint pas. »

Ces propos agricoles seront repris par Jude au douzième verset de sa brève épître. Mais c'est Jésus lui-même qui verdira tout le Nouveau Testament. Une de ses paraboles les plus célèbres compare les aventures de la foi à celles d'une semence (Matthieu 13, 3-9 et 13, 18-23), selon qu'elle a été plantée dans de bonnes conditions ou non, et qu'elle gagne ou perd sa lutte contre la sécheresse et les mauvaises herbes. Selon Matthieu 13, 31-32, puis 17, 20, le maître évoque encore une autre graine, minuscule, celle du moutardier : « Le

Royaume des cieux est comparable à un grain de moutarde qu'un homme prend et sème dans son champ... quand elle a poussé, elle est la plus grande des plantes potagères : elle devient un arbre, si bien que les oiseaux du ciel viennent faire leurs nids dans ses branches. » La leçon est claire : même un geste en apparence insignifiant, voire un zeste de foi, peut avoir de grands effets. Cette graine si symbolique, si importante, modèle pour chacun de nous, Matthieu (17, 20) nous raconte comment Jésus y revient encore.

Mais voici d'autres fruits. Un jour, selon une parabole (Luc 13, 6-9), le propriétaire d'un figuier planté dans sa vigne veut l'abattre parce qu'il ne donne pas de fruit depuis trois saisons. Mais le jardinier chargé de cette tâche propose un délai de grâce. Selon Antoine Nouis⁵, l'homme est Dieu et le jardinier le Christ, qui intercède, comme les croyants le font pour les malheureux qui peuplent le monde, même sans certitude d'être exaucés.

Place à la vigne...

Or le figuier stérile n'est pas planté n'importe où, mais dans la vigne, qui va jouer un rôle capital parmi les témoignages des évangélistes. Ainsi, selon Matthieu 20, 1-16, c'est à soigner ses plants qu'un homme emploie durant la journée un nombre croissant d'ouvriers, mais il payera ceux de la dernière heure autant que les premiers, montrant un Royaume régi par une justice

⁵ Livre déjà cité.

divine que nous avons peine à comprendre, tant elle diffère de l'équité humaine. La parabole s'achève par la troublante affirmation que les premiers seront les derniers.

Dans une autre parabole vigneronne, (Matthieu 21, 28-32), Jésus, comme toujours, renverse les valeurs. Un père envoie ses fils travailler à sa vigne. Le premier refuse, puis se repent et se rend à la vigne. Le second accepte d'y aller et n'y va pas. Contrairement à ce que ses interlocuteurs imaginent, le père aime mieux le repentini et vante la foi des réprouvés qui s'amendent, tels les percepteurs et les « femmes de mauvaise vie ». Et l'on se trouve de nouveau dans une vigne, quelques versets plus loin, pour la parabole terrible qui suit, où l'on voit les ennemis d'un vigneron s'attaquer à ses serviteurs, puis à son fils, qu'ils tuent. Le propriétaire de la vigne est évidemment Dieu, et son fils est Jésus. Mais le Christ ne veut pas qu'on châtie les tueurs.

La vigne, le Christ l'évoque aussi, de façon décisive (Jean 15, 5) quand il déclare à ses disciples : « Je suis la vigne, vous êtes les sarments », c'est-à-dire les branches qui ne seront vivantes et ne porteront du fruit que si elles restent attachées au tronc. Les versets qui suivent approfondissent le rapport des fidèles à Jésus, de façon totale, puisqu'ils seront « en lui » et que lui-même sera « en eux ».

... et place au vin

Or, si la vigne est si présente dans les deux Testaments, c'est son fruit fermenté par les hommes, le vin, qui va prendre une place symbolique dès le début du ministère accompli par le Christ, puis jouer un rôle capital tout à la fin.

Ainsi, son tout premier miracle, au cours d'un banquet de noce dans la ville de Cana (Jean 2, 1-11), consiste à changer de l'eau en « bon vin ». Lu trop vite, ce récit déçoit : Quoi, avant de guérir des malades, le Christ ne trouve rien de mieux à faire que d'abreuver des buveurs en manque ? Réfléchir sur le contexte et lire des commentaires permet de découvrir la richesse de cet acte, qui symbolise le don divin de la joie, offerte en quantité et en qualité à tous les hommes, croyants ou non.

Bien avant Jésus, les peuples ont vanté le vin. Les Romains lui avaient inventé un dieu, Bacchus, que les satyres et les ménades ou bacchantes célébraient par des danses effrénées au cours des fameuses bacchanales. Seul un personnage trouble la fête : l'énorme Silène, vautré, si obèse qu'il ne peut se déplacer. Mais ce vieillard dégoûtant nous met en garde contre les abus de boisson.

L'alcoolisme

Vin, ivresse ? Témoin des ravages que provoquent ces excès, Mahomet a interdit l'alcool aux musulmans. Mais des chrétiens, eux aussi, notamment les

membres de la Croix-Bleue se sont engagés dans une lutte contre ce fléau. La Bible pouvait les y inciter, car elle se méfie de l'ivrognerie. À Pentecôte (Actes des apôtres 2, 1-13), lorsque les disciples manifestent avec enthousiasme leurs pouvoirs nouveaux, les témoins de l'événement les croient « pleins de vin doux », donc saouls. Paul, dans sa lettre aux Éphésiens (5, 18) leur recommande « ne vous enivrez pas de vin, il mène à la perdition ». Pour trouver l'euphorie qu'ils recherchent, l'apôtre leur dit « soyez remplis de l'Esprit. Dites ensemble des psaumes, des hymnes et des chants inspirés ; chantez et célébrez le Seigneur de tout votre cœur ». Dans sa première lettre à Timothée (3, 5-8), Paul prescrit les critères de choix des évêques et diacres chargés de diriger les communautés. Ils doivent avoir un comportement « irréprochable », notamment ne pas « s'adonner au vin ».

Ces directives montrent que, parmi les membres des premières églises, on buvait souvent trop. Jésus lui-même, qui a posé le « signe » de Cana, n'a pas anticipé le combat de Paul contre les pochards.

Communion

Mais le breuvage prend une valeur capitale quand le Christ ressuscité rejoint ses disciples pour célébrer la Pâque avec eux et leur annonce que le pain est son propre corps, le vin son sang, puis leur demande de les consommer en souvenir de lui. Ces paroles, laissons-les pour interprétation aux théologiens. Quant à moi, je me concentre avec respect pour participer au rite de

de la Sainte Cène. La célébrer en buvant du vin et en mangeant du pain est un geste sacré qui nous unit d'abord au Christ, mais aussi aux personnes proches ou lointaines qui font les mêmes gestes que nous, voire aux croyants des autres religions et aux agnostiques.

Jésus, dans ses paraboles si végétales, a étrangement omis un fruit pourtant indispensable, depuis des siècles ou des millénaires, à l'alimentation des orientaux et des méridionaux : l'olive, dont l'huile fait frire leurs poissons et assaisonne leurs légumes. Or, peu avant la fin d'une vie et d'un enseignement où les arbres et leurs fruits sont si présents, c'est dans une oliveraie qu'il se livre à la dramatique prière où il supplie son père de lui épargner les affres du supplice, mais conclut : « Que ta volonté soit faite, et non la mienne ! »

Mieux connaître pour aimer encore plus

J'écris ce livre au seuil de 2020, après une année où les incendies de forêt se sont déchaînés, plus nombreux et plus violents que jamais. Un brasier gigantesque, attisé par une chaleur frisant les 50 degrés centigrades et une sécheresse exceptionnelle, a dévasté l'Australie durant des semaines. Il a brûlé ou affamé par milliers les koalas, les kangourous et d'autres animaux introuvables ailleurs que dans cette île. En Amazonie et en Indonésie, l'appât d'un gain rapide suscite un massacre des forêts. Sachant que les arbres offrent à l'homme de l'oxygène et de la fraîcheur, des Européens mesurent la contribution désastreuse de ces hécatombes au drame du réchauffement et plaident

pour des interdictions que les États concernés ne veulent pas prononcer. Tout près de nous l'Allemagne, jusqu'à présent trop nordique pour les incendies de forêt, entretient les siennes aux abords de ses plus grandes villes. Partout, abandonnée depuis des siècles, l'antique sacralisation des plantes opère un retour en force. Des études récentes sur les forêts montrent une solidarité entre les racines et les cimes de chaque arbre au profit de ses voisins, à l'instar des humains qui, dans les pays paisibles, œuvrent pour le bien commun. Nous avons renoncé à la mythologie antique, nous ne croyons plus aux sylvains, mais notre intérêt pour les plantes, enfin réveillé, s'enrichit grâce à nos nouveaux objets de culte : l'observation savante, l'analyse, la traque de l'ADN, la statistique.

Or, on n'a pas attendu ces travaux pour aimer ingénument, sans se demander pourquoi, la compagnie des troncs et l'abri des branches. Cet amour, ceux qui l'éprouvent le plus fort disent répondre à un appel qui les dépasse. Ils se couchent au pied des frondaisons et lèvent leurs yeux, très haut, vers les cimes pointues des résineux. Ils rêvent au mystère de ces géants et goûtent l'émotion qui les saisit devant les hêtres aux feuilles claires et les chênes tourmentés. Les fleurs et les fruits émeuvent les poètes et les peintres, mais les amoureux se taisent, saisis par un élan mystique devant le secret des forêts. Ils rejoignent les auteurs de l'Ancien Testament et les paroles d'un Jésus qui fonde le plus grand des sacrements, celui de la Cène, en comparant son propre sang au vin, fruit aux cent nuances d'un arbre maigre nourri par des racines profondes.

SE SOUVENIR POUR MIEUX AGIR

Entre la sacralisation contemporaine de la nature et l'attentat que nous perpétons contre elle, quel contraste ! Comme il est facile de laisser les choses mal tourner et difficile de les reprendre en main ! Nous sachant coupables, nous tenterons de réparer et de prévenir. Mais, pour nous encourager à la réforme qui s'impose d'urgence, rappelons-nous les splendeurs de la Création, l'amour mêlé de crainte que les hommes lui ont voué, les bonheurs encore actuels qu'elle leur apporte, la place qu'elle a prise dans la Bible et le lien que les artistes ont établi entre elle et nous !